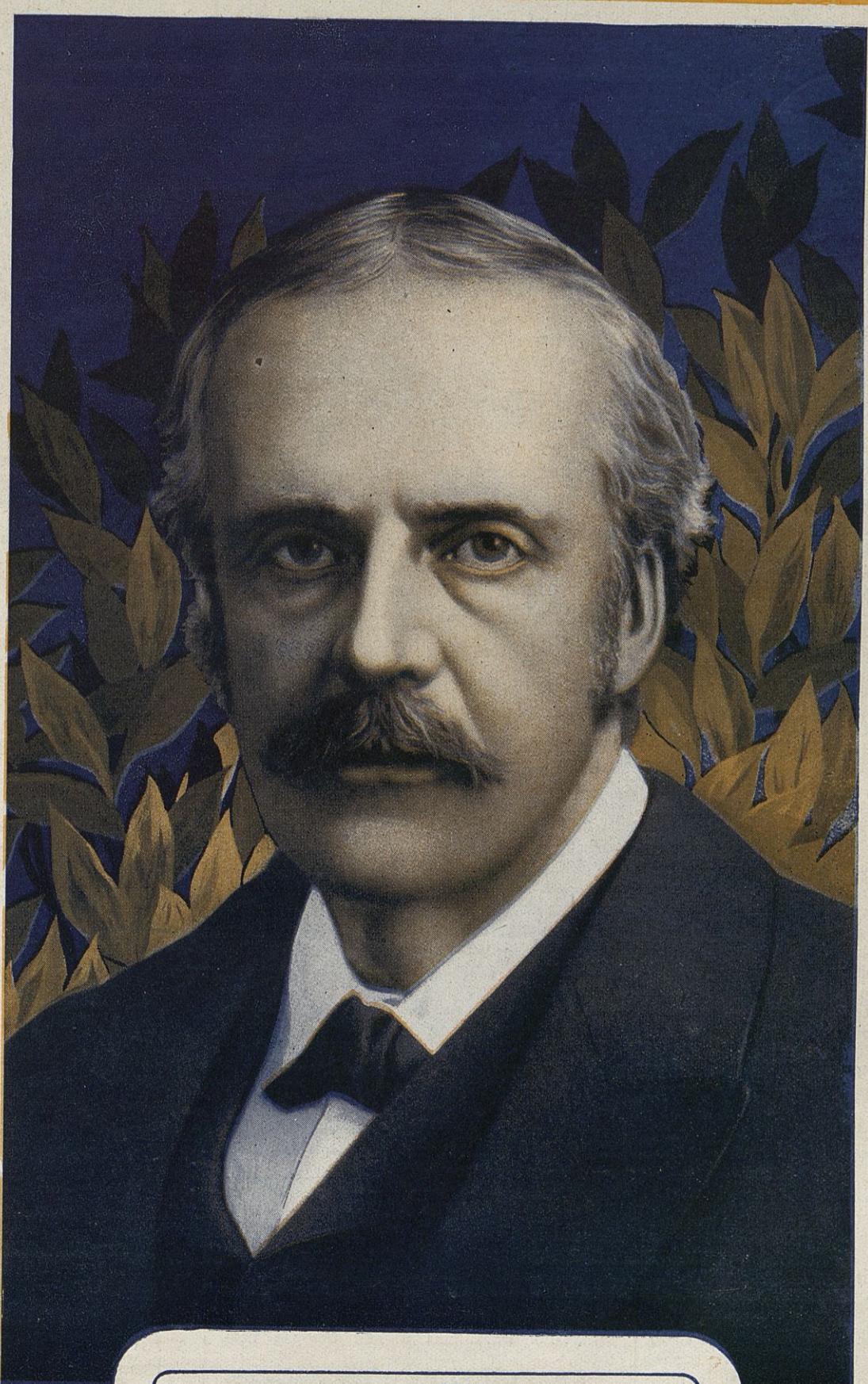


5^e Année - N° 195.

Le numéro : 30 centimes

11 Juillet 1918.

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

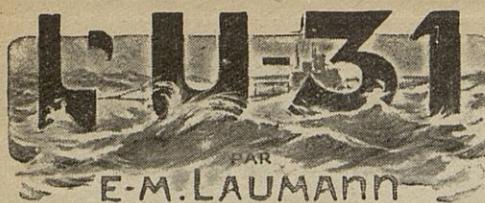
Abonnement pour la France. 15 Frs.

Arthur Balfour
MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES D'ANGLETERRE

Edité par
Le Matin
2.4.6
boulevard Poissonnière
PARIS

Abonnement pour l'Etranger. 20



V
UN RAYON DANS LES TÉNÈBRES

(Suite)

Ce sentiment, sans être aussi violent, existait chez Sylvie sous une autre forme. Elle ne haïssait que l'Allemand qui avait voulu la guerre ; mais elle méprisait ceux qui n'avaient pas la volonté et le courage de le combattre.

Lionel démêla ces deux sentiments dans le regard des deux femmes ; dans celui de Sylvie il y avait cependant plus de douceur et d'indulgence que dans celui de sa mère. Il se présenta :

M. Langlois, professeur de mathématiques, né à Paris, ayant quitté la capitale pour soigner sa santé chancelante, mais ne l'ayant fait, Dieu merci, qu'au lendemain de la victoire de la Marne.

A cette confession d'une gasconade charmante Mme Lorgesot eut un sourire ironique.

Sylvie, qui semblait mal à l'aise par l'attitude de sa mère, rompit la conversation et s'obliqua sur le pays.

Lionel en profita pour essayer d'obtenir des renseignements sur les hôtes du Pétré.

La jeune fille ne cacha pas sa répulsion.

— D'abord, dit-elle, ce sont des étrangers, des Norvégiens, à ce qu'il paraît. Souvent je les ai rencontrés dans le pays, chez des fournisseurs, ils sont... ils me paraissent insolents, ironiques et méchants. Voilà pourquoi j'évite, malgré l'évidente volonté qu'ils ont de se faire des amis, d'avoir aucun rapport avec eux.

— Il y a trois hommes et une jeune fille.

— Oui, dit Clémence qui brûlait d'entrer dans la conversation pour ce qu'elle savait et, peut-être aussi, un peu pour ce qu'elle ne savait pas. Il y a trois hommes : le père M. Garber, son fils Wilking, un cousin qu'ils appellent William, et la jeune fille Mme Hedda, un domestique qui a plutôt l'air d'un sauvage. Ils sont arrivés le 15 juin 1914, oui donc, et ils ont loué la villa du Pétré ; puis, vers août, ils sont allés à Binic où ils ont loué le petit yacht qui est dans le port et qui s'appelait *Madeleine-Marie* : ils l'ont appelé *Mignon*.

— Ils pêchent beaucoup ? demanda Lionel.

— Oh ! oui, beaucoup ; ils ont du moins beaucoup pêché, de jour, de nuit surtout, dans les îles et au large.

— Ils ont beaucoup de relations ici ?

— Aucune.

Le repas était terminé. Chacun se leva.

— Vous allez reposer ? demanda Clémence à son pensionnaire.

— Pas encore, Mademoiselle, je dois faire un tour après mes repas et à ce propos j'ai une prière à vous adresser.

— Laquelle ? Elle est exaucée déjà.

— Je voudrais connaître le moyen d'entrer sans déranger personne...

Anne fut un instant interloquée, elle regarda sa sœur qui réfléchissait.

— A quelle heure comptez-vous donc rentrer ?

— De très bonne heure, bien sûr, dit Lionel ; mais il faut compter avec l'oubli du temps qui s'écoule. Si la soirée est douce, la nuit claire, je puis me perdre dans la contemplation de la mer et, en revenant, me heurter à une porte fermée ou à vous-même qui, au mépris de votre fatigue ou de vos habitudes, m'aurez attendu.

Cette inquiétude pour son bien-être toucha la vieille fille.

— Eh ! voilà qui est bien, dit-elle. Venez.

Elle l'entraîna vers une petite courrette où végétait une pauvre vigne.

— Cette porte s'ouvre dans une ruelle qui finit en face la poste ; je vais vous donner la clé et, dans ce coin, vous trouverez une lanterne. Ainsi vous serez tout à fait libre ; mais n'en abusez pas, votre santé pourrait en souffrir.

Lionel était enchanté d'avoir ses coudées franches et de s'être mis à l'abri de la curiosité et de la malveillance.

Comme il l'avait dit, bien que froide, la soirée était belle et claire, trop claire à son gré. La lune, une lune d'hiver, à la lumière intense, découpait sur le sol, en lignes sèches, l'ombre des petites maisons et des cheminées.

Tout d'abord Lionel dirigea sa course vers le port. La marée était haute et, sur la face tranquille de l'eau, de nombreuses barques, deux ou trois chalutiers traînaient lement autour de leurs amarres. Le *Mignon*, debout sur ses étais, était là.

Il s'engagea sur la route toute blanche, jusqu'au point où celle-ci commençait à sinuer à travers les cultures ou les champs incultes et, à cet instant, il quitta la voie frangée pour s'engager dans les terres.

Son but était de remonter assez haut pour revenir accoster le Pétré par l'un des côtés de la propriété, afin d'éviter la route et les points découverts d'où il pouvait être aperçu.

Bien lui en prit. Il était encore à quelques vingt mètres de la villa quand il entendit un bruit à peu près régulier dont il chercha à établir l'origine.

Avec mille précautions il s'avança et il allait atteindre le buisson d'ajoncs en bordure de la route quand il perçut un roulement qui s'approchait de la porte ouverte de la villa. Lionel

ciencieux qui l'avaient combattue et que bientôt la jeune fille pourrait reprendre ses promenades quotidiennes.

— Vous n'avez pas dû rencontrer beaucoup de monde, fit remarquer Mme Lorgesot à Lionel qui vantait les charmes de sa promenade nocturne.

— Il n'y avait que moi et les chats dehors ; nous étions même les maîtres du pays. Voyons, mademoiselle Clémence, vous qui êtes de la région, vous devez la connaître. Qu'y a-t-il de curieux à voir ?

— Bien des choses : des vieilles églises, des calvaires, oui dame ! et des beaux.

— Je ne m'intéresse qu'aux choses de la mer ; ainsi les falaises ?

— Elles sont belles, mais c'est comme partout où il y a des falaises.

— Ainsi rien de curieux ni du côté de Binic, ni du côté de Paimpol ?

— Non, rien. Il y en a de très hautes, oui donc ; il y a des gouffres, ça vaut de les voir, bien sûr.

Lionel, malgré la joie qu'il aurait eue à s'éterniser dans cette salle où se trouvait Sylvie, s'en alla.

En effet, muni de son attirail d'aquarelliste, Lionel se hâta ; il grimpa la falaise et se mit à chercher « son sujet » autour du Pétré. Il retrouva la place où il s'était tenu la veille, remarqua de-ci, de-là, dans la terre plus meuble, les traces des brouettes et alla jusqu'au boqueteau dans lequel les hommes mystérieux avaient disparu.

Ce bois poussait dans une faille de la falaise. La déchirure était assez profonde et sur les lèvres de celle-ci croissaient des pins et quelques petits chênes dont on ne voyait que les sommets quand on se trouvait sur le plateau.

Comme il s'y attendait, Lionel remarqua que des terres fraîchement remuées avaient coulé du bord de la faille jusqu'au fond. Il descendit. Tout le fond était rempli par cette terre, dont une grande quantité avait dû être voiturée nuitamment en plusieurs fois. Sa hauteur pouvait être évaluée à un mètre et il était de toute évidence qu'elle avait été tassée et répartie avec soin.

Lionel remonta.

Il connaissait le point de départ et le point d'arrivée ; toute la chaîne existait entre ces deux points, mais cette chaîne ne pouvait s'arrêter là ; elle devait se raccorder à un ensemble qu'il ne connaissait pas encore et qu'il fallait trouver.

A petits pas il revint vers le Pétré dont il fit le tour. Aucun bruit n'en sortait. Doucement il avança, gagna le buisson d'ajoncs, y entra et se haussa sur le mur.

Il n'y avait personne dans le jardin ; mais, dans un coin, vraisemblablement à l'endroit où, d'après les bruits qu'il avait entendus et selon l'orientation qu'il leur avait donnée, une tente se dressait ; elle devait être fixée très solidement et cacher les travaux entrepris par les hommes.

Bien que tout fût silencieux dans la propriété, Lionel jugea qu'il fallait commencer à enserrer les hôtes du Pétré dans une surveillance plus étroite. Il s'installa dans un coin, à l'abri du mur, pour n'être pas vu par les premiers regards et commença une aquarelle.

Bien que le temps fût vif il n'était pas extrêmement froid et il ne pouvait paraître étrange à l'esprit le plus soupçonneux qu'un peintre s'arrêtât pour fixer sur la toile ou sur le papier, en quelques lignes ou en quelques touches, un aspect qui lui plaisait.

Lionel peignit le banc de Saint-Marc.

Pendant qu'il travaillait, il avait entendu la porte de la villa s'ouvrir, puis un pas léger venir, après une minute d'hésitation, jusqu'à lui. Il ne bougea pas, tout entier à sa besogne.

Donc il avait été vu, épisé peut-être.

Il posait les dernières touches quand une voix s'éleva derrière lui :

— C'est très joli, très exact ; tous mes compliments, Monsieur.

Il se retourna. Hedda Garber était derrière lui.

(A suivre.)



n'eut que le temps de se jeter à plat ventre dans un sillon durci par l'hiver et ce s'immobilisa.

Dans l'encadrement de la porte ouverte une silhouette apparut.

C'était un homme qui poussait une brouette pleine de terre.

Il passa à deux pas de Lionel qui le reconnaît pour être celui que Hedda Garber appela William.

L'homme, poussant le véhicule, s'en alla jusqu'à un petit boqueteau où Lionel le vit disparaître, puis revenir avec sa brouette vide ; il repassa près de l'officier et entra dans l'intérieur des murs de la villa juste au moment où un de ses compagnons en sortait poussant, lui aussi, une brouette chargée de terre.

Que signifiait ceci ?

L'heure avançait. Pour n'être point découvert par les travailleurs, pour ne point éveiller les soupçons des vieilles demoiselles, Lionel comprit qu'il fallait user de prudence. Doucement il se glissa dans les terres, laissant les mystérieux travailleurs à leur besogne nocturne.

Il entra sans incident et sans éveiller personne.

Le lendemain, quand il descendit et pénétra dans la salle à manger, il y trouva Sylvie et sa mère. La jeune fille lisait, Mme Lorgesot travaillait à une lingerie auprès d'elle, et Clémence, qui avait préparé le petit déjeuner de Lionel, vaquait à d'autres occupations.

A l'entrée du jeune homme, Sylvie leva les yeux et le salua d'un sourire et d'une inclination de tête.

Lionel apprit avec une joie réelle que la foulure ne résistait plus aux massages cons-

URODONAL

et la Goutte

L'OPINION MÉDICALE :

Administré à l'occasion des poussées aiguës dans la goutte, l'Urodonal n'a aucun retentissement fâcheux, comme les salicylates, rien des effets dangereux, redoutables parfois, du colchique et de la colchidine. Les douleurs perdent rapidement de leur acuité et la durée même de la poussée est parfois très notablement abrégée.

D' F. MOREL,

Médecin-major de 1^{re} classe en retraite, ancien Médecin des hôpitaux de la marine et des colonies.



N. B. — Etabliss^s Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris. Le flacon, f^e, 8 fr.; les 3 flac., f^e, 23.25.

Le Martyre du Goutteux

Communications :
Académie de Médecine
(10 novembre 1908).
Académie des Sciences
(14 déc. 1908).

Gravelle
Calculs
Aigreurs
Rhumatismes
Neuralgias
Artério-
Sclérose

L'URODONAL réalise une véritable saignée urique (acide urique, urates et oxalates).

L'URODONAL nettoie le rein.
lave le foie et les articulations.
Il assouplit les artères et évite
l'obésité.

JUBOL

seule médication rationnelle de l'intestin

Éponge et nettoie
l'intestin,

VOILÀ LE PETIT
RAMONEUR
DE L'INTESTIN...

Évite l'Appendicite
et l'Entérite,

Guérit

les Hémorroïdes,
Empêche l'excès
d'embonpoint.

Pour rester en
bonne santé
prenez
chaque
soir un
comprimé de

JUBOL

Communications à l'Académie des sciences
(28 juin 1909);
à l'Académie de médecine
(21 décembre 1909).

Constipation
Entérite
Etourdissements
Hémorroïdes
Dyspepsie
Migraines

Etabl. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris. La boîte, f^e, 5 fr. 80. Cure intégrale (4 boîtes), 22 f. f^e. Env. sur le front. Pas d'env. contre remb.

L'OPINION MÉDICALE :

Si nos ancêtres avaient pu, en avalant chaque soir quelques comprimés de Jubol, rendre à leur intestin parésié par l'abus des drogues et des lavements son élasticité et sa souplesse; s'ils avaient eu à leur service la ressource de la rééducation intestinale si admirablement réalisée par le Jubol, peut-être l'histoire du clystère compterait-elle à son actif moins d'heures illustres. En revanche, l'humanité eût dénombré moins de souffrances, dont les apothicaires, autant que les malades, se firent, à toutes les époques, les inconscients artisans.

Dr BRÉMOND, de la Faculté de Médecine de Montpellier.

FANDORINE

80 % des femmes ne sont pas satisfaites de leur santé.

A partir de 40 ans, la femme s'engrasse par suite d'insuffisance glandulaire.

Seule l'ophtérothérapie (Fandorine) peut la guérir et lui conserver une taille normale.

Communication :
Académie de Médecine
(13 juin 1916).



Spécifique des
Maladies de la femme

Arrête
les hémorragies.
Supprime
les vapeurs.
Guérit les fibromes
non chirurgicaux.

Toute femme doit faire chaque mois une cure de FANDORINE.

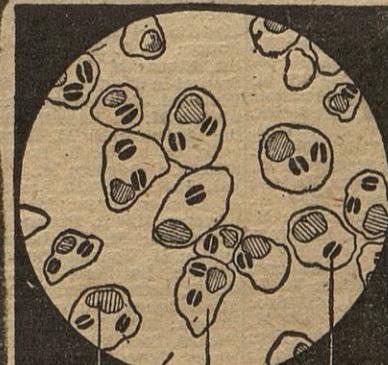
Etablissements Chatelain,
2, rue Valenciennes, Paris.
Le flacon de Fandorine, f^e 11 fr.; flacon d'essai, f^e 5.30.

Pagéol

ÉNERGIQUE ANTISEPTIQUE
URINAIRE

Guérit vite et radicalement
Supprime les douleurs
de la miction
Evite toute complication

Communication à l'Académie de médecine du 3 décembre 1912.



Noyaux des Globules blancs
Gonocoques
Goutte de pus vue au microscope.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La demi-boîte, franco, 6 fr. 60; la grande boîte, franco, 11 francs.

VAMIANINE

Dépuratif intense du sang,
non toxique

Avarie, Tabes,
Maladies de la Peau

Etablissements Chatelain, 2, r. de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le flacon, franco, 11 francs.

Brochure sur demande.



Vamianine jugule l'avarie et empêche toutes les manifestations.

GYRALDOSE
pour les soins intimes de la femme

Exiger la forme nou-
velle en comprimés,
très rationnelle et
très pratique.

Etabliss^s Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et t^{tes} pharm. La boîte, f^e 5 fr. 30; les 4, f^e 20 fr.; la grande boîte, f^e 7 fr. 20; les 3, f^e 20 francs.



Excellent produit non toxique, décongestionnant, antileucorrhéique, résolutif et cicatrisant. Odeur très agréable. Usage continu très économique. Assure un bien-être réel.

Sauvée grâce à la GYRALDOSE

RÉSULTATS du grand Concours de SUZY L'AMÉRICAINE AVEZ-VOUS COMPRIS ?

LISTE DES LAURÉATS (suite)

4 MOTS

Fume-cigarettes

Mme Y. Cholet, Paris; M. C. Pierron, Paris; Mme L. Chevance, Lannion; Mme Demesse, Paris; Mme F. Tranchart, Baileu-les-Finses; M. P. Palonne, Saint-Pair-sur-Mer; M. Lapeyre, Lyon; Mme Ridard, Paris; Mme J. Maleyx, Meaux; Mme M. Bergon, Gentilly; M. A. Bertholle, Fontette; M. E. Rouget, Marciac; M. E. Mairet, Bordes-Pillot; M. L. Charpentier, Bacquetuit; M. Auger, Fotes; Mme J. Roman, Pont-l'Esprit; M. G. Péquignot, Villeurbanne; M. J. Caron, Tullins; Mme Vié, Nantes; M. S. Pirault, Vitré; Mme Siré, Tillou; Mme Brée, Le Havre; M. U. Franc, Londres; M. E. Berthaut, aux Noës; Mme Maigne, Toulouse; M. Cam, Dupouy, Bordeaux; M. L. Hieny, Calais; M. H. Farigoule, Le Puy; Mme Forestier, Congis; M. B. Perrier, Bueil; Mme J. Girard, Alençon; M. G. Ray, Chavannes-les-Bains; Mme A. Barré, Saint-Rémy-la-Varenne; M. J. Herbert, Angers; M. P. Adolphe, Pantin; M. L. Fouques, Clécy; M. A. Lerouge, Paris; M. J. Baudet, Bordeaux; Mme R. Lacombe, Bordeaux; M. M. Lozillon, Anché; M. P. Bard, Creusot; M. J. Parrot, Kerglau; M. L. Douhet, Paris; M. A. Poirat, Belonchamp; M. Sarazin, Alfortville; M. L. Fleuré, Franconville; M. A. Mimy, Bastia; M. B. Baud, Cesancy; M. Giaffera, Pianc (Corse); M. J. Appointaie, Bourg; M. L. Bellignon, Toulon; Mme A. Pétaï, Saint-Pourçain; Mme Drouet, Grand-Quevilly; Mme E. Rosnet, Nogent-sur-Oise; Mme O. Pindary, Bordeaux; M. L. Rhonat, Paris; Mme C. Ischy, Mareng; M. A. Goussen, Worren; M. L. Genin, Le Houme; M. P. Morineau, Saint-Philibert-de-Bouaine; M. A. Bazy, Montesquieu; M. A. Eininger, Paris; Mme M. Maris, Waas; M. A. Grados, Fontainebleau; Mme S. Ducros, Chatou; Mme M. Jalabert, Saint-Julien-Lars; M. L. Collet, Lorient; M. V. Gouvernet, Vincennes; M. D. Coimieu, Saint-Paul-les-Dax; Mme Cornil, Vichy; Mme A. Chalbert, Puicherit; M. L. Schluter, Paris; Mme E. Schluter, Paris; M. Rondenet, Grenoble; M. J. Foustier, Balagny; M. A. Dehuc, Paris; Mme L. Galfi, Toulon-sur-Mer; M. Poly, Paris; Mme Mellionec, Sarzeau; M. P. Foin, Veuliy-la-Poterie; M. P. Denis, Nantes; M. Gasser, Mont-sur-Moselle; M. A. François, secteur 36; Mme J. Brunet, Vallençigny; Mme Piron, Paris; Mme E. Duteurtre, Rouen; M. P. Bernard, Lesparre; Mme J. Canu, Graville; M. H. Bugeaud, Paris; M. B. Busquets, Champs; Mme M. Gariboldi, Paris; M. Gary, La Redorte; Mme M. Cahen, Saint-Mandé; M. J. Petitjean, Saint-Julien-de-Jonzy; M. R. Dulos, Rabastens-de-Bigorre; M. J. Rodet, Foissiat; M. A. Bertot, Brouage Ville; M. Montrigny, Dordogne; Mme A. Laurendin, Thonars; M. E. Bennesaus, Paris; M. E. Barrot, Montfavet; M. H. Durand, Pantin; M. L. Marcillat, Plainfaing; M. P. Dumont, Etalans; Mme L. Chabaud, Escoublac; M. N. Courneur, Rochefort-sur-Mer; M. E. Sallot, Paris; Mme A. Geffraut, Tettiers; Mme A. Billard, Parc-Saint-Maur; Mme Prado, Carnac-Ville; Mme M. Gaspar, île d'Oléron; M. M. Pouillé, Croisilles; M. A. Bossus, Préveranges; M. J. Ray, La Croix (Loire); Mme A. Billy, Saint-Hilaire-Saint-Florent; Mme D. Duflot, Paris; Mme S. Demange, Fremfontaine; M. P. Delapierre, Calonne-Ricouart; Mme L. Lauvray, Paris; M. A. Doussaint, Paris; M. Laporte, Paris; Mme H. Blondeau, Tacongny; M. D. Andeur, Isbergues, coron Bernit; Mme E. Bedu, Gien; M. L. Boillot, Richey-Haut; Mme Vinat, Moret-sur-Loire; M. R. Serpe, Paris; M. J. Reithac, Figeac; Mme M. Janicaud, Aubusson; Mme A. Duboscq, Montpellier; M. L. Notte, Champitte; Mme M. Couasnon, Laval; Mme A.-M. Vaillard, Selongey.

3 MOTS

Boîtes poudre de riz

M. Chandauzel, Kremlin-Bicêtre; Mme A. Trohel, Troyes; Mme Pilé, Boulogne; M. L. Lefèvre, Givres; M. E. Charlier, Alençon; M. A. Athane, Paris; M. F. Dury, Meudon; Mme S. Bonheure, Monttereau; Mme E. Rozier, Livron; M. H. Bohn, Philippeville; Mme O. Bouchan, Paris; Mme M. Tardivat, Epernay; Mme C. Franc, Londres; Mme Dretz, Melun; M. A. Segondat, Brest.

Boîtes poudre de riz

M. M. Chatelet, Damppierre; M. L. Caton, Bourdeaux; Mme Prévost, Fontainebleau; M. V. Chevreuil, Neuilly-Plaisance; M. R. Hieny, Calais; M. Lensaers, Paris; M. Hévrard, Paris; M. P. Dalmazzo, Paris; Mme M. Caton, Bordeaux; M. C. Leclerc, Blois; M. F. Totreilles, Pia; M. E. Diziens, Paris; M. J. Alain, Fresnes; M. E. Planazzi, Lyon; M. J. Peyraud, Nice; M. L. Druja, Gay; M. A. Bourdon, Morainviller; M. R. Colas, Vierzy; M. E. Leroux, Ernverneur; M. L. Boisselet, Moutiers-Saint-Jean; M. Pitaval, Saint-Etienne; M. E. Bonnin, Pussay;

M. A. Conte, Toulon; M. A. Moinot, Dammartin; M. H. Métails, Laval; M. P. Beau, Grand-Montrouge; Mme M. Reveillé, Nogent-sur-Vernisson; M. Ferraut, Tunis; Mme Marquentin, Saint-Rémy-des-Monts; M. L. Grenier, La Verve-d'Epinac; M. A. Fels, Belfort; M. T. Vacher, la Seyne-sur-Mer; Mme Dadenne, Rouen; M. J. Godot, la Clayette; M. J. Willaume, Nancy; M. F. Virnoux, Auzeière; M. M. Thevenin, Joigny; M. V. Drouin, La Roche-sur-Yon; Mme E. Biellé, Hermoncourt; M. L. Hurst, Fesches-le-Château; M. Bourre, Sens; Mme C. Pautrat, Nanterre; M. Dillenseger, Paris; M. S. Bordenage, Pau; M. E. Midrouillet, Paris; M. G. Long, Aix-en-Provence; Mme G. Esclapez, Ain-Témouchent; M. S. Jutard, Les Herbiers; M. T. Brunet, Herberie; M. M. Levy, Elbeuf; M. F. Collomb, Bordeaux; Mme Witner, Pussy; M. A. Jacquot, Paris; M. Bohin, Paris; M. F. Thérion, Lyon; M. P. Fontaine, Tarascon; M. M. Juge, Grenoble; M. H. Blanchard, Paris; Mme Thiérot, Mathons; Mme M. Laloz, Lure; M. R. Debray, Aiffres; M. A. Dalbein, Saint-Martin-Valmeroux; Mme H. Hervé, Saint-Rémy-des-Monts; M. M. Gallois, Bobigny; Mme E. Gautier, Auzouer; M. R. Lehmann, Sochaux; M. L. Gaillardet, Dijon; M. L. Frequette, Paris; M. P. Vasselin, secteur 75; M. E. Richoux, Vierzon-Ville; Mme Couget, le Brozilh; Mme M. Quentin, Monteaux; M. C. Lancelle, Paris; Mme B. Ficht, Belfort; M. S. Bonet, Paris; M. E. Rausin, Epernay; M. C. Dannadieu, Roanne; M. G. Frietsch, Paris; M. A. Bruley, Dijon; M. J. Dupré, Saint-Etienne; Mme Callaut, Paris; Mme F. Rousseau, Fontaine-le-Port; Mme S. Jouber, Angers; Mme Y. Michand, Phéhédel; M. A. Besse, Le Puy; Mme J. Lucet, La Madeleine-Replonges; Mme Neuville, Chauvigny; M. L. Chappery, Brunoy; M. E. Richard, Epinal; Mme Coualt, La Ferté-Milon; Mme Cabot, Saint-Victor-l'Abbaye; M. V. Lorry, Dunkerque; M. J. Durand, Triel-sur-Seine; Mme E. Clément, Chartres; Mme Guérin, Paris; Mme M. Gaguy, Gaucet; M. M. Lacombe, Châteauroux; M. J. Réveillon, Alignan-du-Vent; Mme H. Mauroux, Trinité-sur-Mer; M. B. Ressejac, Rieux; M. R. Bertru, Retiers; M. G. Lemistre, Saacy; M. R. Bisson, Paris; M. J. B. Annot, Epernay; M. J. Ruillière, Annay; M. L. Ruffroy, Boulogne-sur-Seine; M. A. Legrand, Villers-Saint-Lucien; M. F. Charlton, Aubigny-sur-Meuse; M. V. Bulteau, Les Sables-d'Olonne; M. G. Carlier, Paris; Mme M. Picot, Bry-sur-Marne; M. Depuydt, Malo-les-Bains; M. A. Chicault, Gten; M. J. Yvonne, Lisieux; M. P. Corhois, Chalossois; Mme M. Mayaffre, Vannes; M. Constant, Melun; M. L. Simon, Alger; Mme Viot-Routier, Châlons-sur-Marne; M. H. LeCup, Guingamp; Mme L. Charles, Paris; Mme M. Gherardi, Founis; M. L. Corniéb, Soudières-de-la-Madeleine; M. A. Raget, Gonse; M. Mugnier-Bret, Bourg; M. C. Bastide, Château-Verdun; M. G. Poulin, Elven; M. L. Féret, l'Isle-Adam; M. A. Boyer, Saulzet-le-Chaud; Mme A. Beaumay, Paris; M. R. Pierrard, Saint-Mammès; M. G. Thévenet, Alignan; M. B. Lepetit, Bonnafont-de-Giat; M. Grefier, Saintes; M. M. Roustamps, Alger; M. P. Delaville, Paris; M. R. Botsard, Abberville; Mme E. ouguene, Caudebec; M. E. Collins, Dreux; Mme S. Théval, Paris; Mme M. Lassalle, Badofoe (Espagne); M. A. Ducher, Lyon; M. J. Magne, Saint-Martin-Valmeroux; M. R. Prieur, le Broulh; M. E. Jean, La Couronne; M. H. Lepura, Alger; Mme Chameau, Dijon; M. Jousset-Chudeau, Saint-Mathurin; M. S. Vicaire, La Ferté-Milon; Mme J. Monfray, Paris; M. G. Lefloch, Paris; M. A. Goutorbe, Paris; Mme M. Bellouet, Paris; Mme J. Garel, Trémuson-Saint-Brieuc; Mme Mouila-Rigal, Héry-sur-Seine; M. J. Picard, fort d'Aubervilliers; Mme J. Besson, Chamaillères; Mme Nicouleau, Biganos; Mme E. Vrastor, Orange; Mme E. Bernet, Vierzon; Mme F. Albert, Boussay; M. A. Clerc, Paris; M. G. Pierrat, Paris; M. Guichard-Briard, Champlite; M. M. Porte, Pré-Saint-Pierre; M. F. Bourcet, Dijon; M. A. Martin, Rouen; Mme Louavit, Ambroise; M. A. Poucaud, Nantes; Mme A. Labelle, Montélimar; M. R. Lacapère, Paris; M. M. Ballonet, Paris; Mme J. Decoux, Dournazac; M. E. Guillou, Saint-Amand-de-Vendôme; Mme R. Royer, Tence; Mme L. Duchamps, Liergues; M. J. Barcelotti, Paris; Mme E. Martin, Elbeuf; Mme M. Bertaux, Neuilly-sur-Seine; M. F. Lubanit, Membrrolles; Mme S. Ledanteur, Ry; M. R. Chudeau, Saint-Mathurin; Mme Bataillard, Planaise; M. R. Guillot, Lac-ou-Villiers; M. F. Vandembusche, Bessières; M. P. Geoffre, Clos-Saint-Mansuy; M. M. Hubert, Cormeilles; M. L. Blaizac, Rouen; Mme J. Tixier, Vezelise; M. A. Guerault, Bourmont; Mme C. Morand, Savigny-sur-Orge; Mme J. Reynaud, Avignon; M. F. Labat, Aigueperse; Mme M. Bernard, Laval; M. S. Allain, Carnac; M. P. Dechery, Calonne-Ricouart; M. Morin-Changeux, Sennely; M. J. Duval, Paris; Mme Candot, Dijon; M. R. Tyroux, Plant-de-Chamigny; M. M. Brancher, Montchanin; M. R. Bochard, Choisy-le-Roi; Mme G. Adam, Paris; Mme E. Brand, Belfort; M. Th. Marc, Golbey; M. R. Millot, Chelles-sur-Marne; M. A. Charneaux, Beaumont-sur-Oise; Mme T. Boyer, Vidauban; Mme F. Gauthier, Pont-Château; Mme R. Paletat, Puisserie; Mme S. Cabourg, Blois.

Fume-cigarettes et cigarettes

M. M. Pineau, Cerizay; M. A. Peccatte, Paris; Mme E. Montel, Crocq; M. J. L. Doyen, Saint-Dizier; Mme M. Noblet, Meursault; Mme P. Teissier, Chalon-sur-Saône; Mme M. Bernou, Marmande; M. A. Du-puy, Alger; M. Bonnariq, Grand-Montrouge; M. J. Bonnet, Paris; M. P. Dubuquet, Boulogne; M. A. Aubel, Paris; M. P. Bernard, Paris; Mme M. Raymond, Grenoble; M. L. Legries, Rouen; M. R. Delachelle, Braslou; Mme A. Brugnot, La Garenne-Epinay; M. L. Lefèvre, Fontaine-le-Duc; Mme Belloche, La Ferté-Macé; M. R. Brandt, Paris; M. J. Trouillard, Massé; Mme S. Mayeur, Saacy-sur-Marne; Mme M. Bonin, Saint-André-le-Désert; Mme J. Blanchard, La Motte-Beuvron; Mme I. Boulien, Saint-Saudant; Mme M. Gelas, Suzinay-Illins; M. R. Fauconnier, Étampes; Mme Neau, Seigné-sur-Fontaine; Mme L. Seguay, La Bourde-Villeperdue; M. A. Schom, Pierry; M. A. Jourde, Levallais-Perret; Mme M. Ri-gaud, Puillière; M. H. Miquet, Tassin; M. J. Quenice, Megien, par Rosporden; M. V. Chereutte, Neuilly-Plaisance; Mme M. Lemeunier, Paris; Mme Bonin-Dufour, Saint-André-le-Désert; Mme Coctans, Montauban; M. C. Nolin, Paris; M. Simon, Alger; M. R. Hoff, Le Havre; M. A. Dubuffet, Longueuil-Annel.

2 MOTS

M. C. Vidal, Giromagny; M. E. Defive, Calais; Mme M. Olliou, Marseille; M. L. Jeannin, Alligny; M. L. Pothée, Sainte-Savines; M. Colin, Vitry; Mme B. Vivier, Courbevoie; M. H. Lamiot, Joigny; M. J. Dautel, Epernay; M. Voguin, Vernois-sur-Mance; M. P. Babin, Châtellerault; M. S. Clauze, Valdole; M. A. Roy, Avermes; Mme S. Girard, Carpentras; M. Vignerol, Palençay; Mme S. Mercier, Saint-Florent; Mme J. Lorsignol, Clamart; M. J. Frin, Niort; M. E. Jeannin, Belfort; Mme C. Duc, Groussinet; Mme R. Cantel, Beauvais; M. A. Dubost, secteur 98; M. M. Goyer, Rennes; M. J. Manigand, Paris.

Porte-mines

M. A. Devergla, Omécourt; M. J. Dio, Piac; Mme F. Borot, Combronde; Mme J. Willot, Paris; M. A. Verrier, Saint-Etienne; M. J. le Prin, Nantes; Mme J. Lefèvre, Clichy; M. E. Chopin, Sergy; Mme R. Bœuf, Mers-les-Bains; M. P. Potret, Rueil; M. C. Théobald, Marissel; M. F. Biron, Paris; Mme A. Cornut, Paris; M. J.-B. Hugard, Troyes; M. B. Cros, Parnans; M. L. Maire, Savigny-les-Beaune; M. L. Grohan, Boulogne-sur-Seine; Mme J. Calvet, Prades; Mme M. Bénard, Chemilly; M. J. Lenoir, Paris; Mme L. Janin, Roche; M. L. Barret, Saint-Mamet; M. F. Cousin, Montreuil-sous-Bois; M. L. Boufflers, Rueille-sur-Touvre; Mme R. Guillée, Saint-Dizier; Mme M. Lebatard, Caen; M. B. Mempiol, Saint-Léger-aux-Bois; M. E. Vergne, La Châtre; M. A. Ducourant, Vallettigny; M. A. Folzan, Calais-Sud; M. J. Simonet, Estissac; Mme Billard, Saint-Maur-des-Fossés; M. Leballeur, Dieppe; M. L. Aurès, Nîmes.

Nous donnerons dans notre prochain numéro la fin de la liste des lauréats de ce concours.

N.-B.—Une partie de la liste des lauréats ayant trouvé 7 mots et qui ont gagné une boîte dentifrice n'a pas été publiée à la place qu'elle devait occuper. Ce complément de liste paraîtra à la fin de la liste générale.

Les circonstances actuelles ne nous permettent pas de faire parvenir par colis postaux aux lauréats du concours de *Suzy l'Américaine* les prix qui leur sont attribués.

Nous les prions, en conséquence, de faire retirer ces lots dans nos bureaux.

Seuls les prix pouvant être adressés par poste seront expédiés sur demande par lettre, en joignant le montant de l'envoi en timbres-poste et comme suit : montres, 0,60; trousse rasoir, 1,25; boîtes de thé, 0,50; livres, 0,75; stylographes, 0,30; colis ménage, 0,50; fume-cigarettes, 0,20; boîtes poudre de riz, 0,20; porte-mines, 0,20; rasoirs mécaniques, 0,40.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE Du 27 Juin au 4 Juillet



ES troupes britanniques ont remporté un gros succès le 28 juin dans la région de la forêt de Nieppe, sans préjudice de quelques avantages, du 27 juin au 4 juillet, dans les secteurs voisins. Le 28 elles ont attaqué sur le front à l'est de la forêt de Nieppe, sur une étendue de plus de 5 kilomètres et ont avancé sur une profondeur de 1.600 mètres, ce qui porte leur ligne sur l'Epine-Verte, Rue et La Becque. Plus de quatre cents prisonniers, près de vingt-cinq mitrailleuses, des mortiers, des canons sont restés entre les mains des Anglais. Entre temps les Australiens enlevaient plusieurs postes à l'ouest de Merris avec six mitrailleuses et quarante-trois prisonniers. Le général boche qui commande dans ce secteur, tenu par le 14^e corps de la 6^e armée, n'est autre que le fameux von Bernhardi, une des principales lumières du militarisme allemand. Les Australiens avaient réalisé la veille une bonne opération de détail à l'ouest de Vieux-Berquin où ils s'étaient rendus maîtres d'une importante fortification de l'ennemi, qui avait perdu dans cette affaire un grand nombre des siens. Une nouvelle initiative de nos amis, le 30 juin, au nord-ouest d'Albert, améliorait leurs positions dans ce secteur et leur permettait de ramener plus de cinquante prisonniers et neuf mitrailleuses. Mais les Allemands, après de grands efforts, reprirent, le 2 juillet, une partie du terrain perdu. Le 4 juillet, les Anglais, au cours d'une opération entre Villers-Bretonneux et la Somme, s'emparaient de Hamel, avançant leur ligne d'environ 2.000 mètres. C'est un beau succès à l'actif de nos alliés.

De Montdidier à Reims le front est toujours en effervescence. Français, Américains, Italiens, agissant tantôt ensemble, tantôt isolément, arrachent tous les jours à l'ennemi quelques-unes des positions qui lui sont les plus utiles. Le 28, les Français attaquent au sud de l'Aisne, depuis le sud d'Ambleny jusqu'à l'est de Montgobert, dans le but d'enlever aux Allemands des places d'armes qu'ils avaient aménagées dans cette région et notamment dans la dépression dite Coupure du Retz. L'attaque embrasse 7 kilomètres : elle progresse suivant les prévisions de notre commandement. Nos troupes enlèvent Fosse-en-Haut, Laversine et les hauteurs qui l'avoisinent au nord-ouest, Cutry, et atteignent les abords ouest de Saint-Pierre-Aigle. C'est une avance, sur certains points, de 2 kilomètres ; la capture de plus de mille prisonniers complète cet important succès, que ne parviennent pas à atténuer les réactions tentées le lendemain par l'ennemi. Le 30 une autre attaque était menée par nos troupes entre Mosloy et Passy-en-Valois, au sud de l'Ourcq : elles reprenaient la crête située entre ces deux localités, position stratégique de premier ordre comprenant la cote 163 et d'où l'on a des vues sur la vallée de l'Ourcq en direction de Neuilly-Saint-Front et d'Oulchy-le-Château. C'est dans ce secteur que se trouvait le point sur lequel l'ennemi était le plus près de Paris, à la distance de 63 kilomètres ; il a été reculé de 800 mètres. Du fait de ce succès notre ligne passe le long de la lisière orientale de la forêt de Villers-Cotterets et les Allemands n'occupent plus le terrain qui enveloppe légèrement la forêt par le nord et le sud. Cette nouvelle situation rendrait plus difficile pour l'ennemi une tentative pour forcer le couloir de la vallée de l'Ourcq. Signalons que cette bataille a été engagée avec le concours de nombreux tanks. Le village de Saint-Pierre-Aigle, dont nous n'avions atteint que les abords, est enlevé à l'ennemi le 2 juillet, avec une trentaine de prisonniers.

Le 3 juillet, entre Oise et Aisne, au nord de Moulin-sous-Touvent, nos troupes enlèvent les positions ennemis sur un front de 3 kilomètres et une profondeur de 800 mètres.

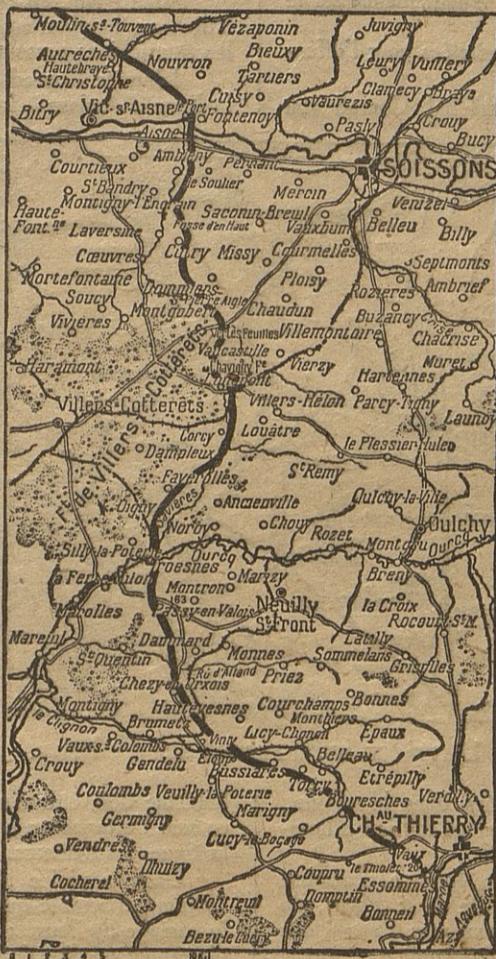
Le même jour une nouvelle attaque entre Autrèches et Moulin-sous-Touvent au moment où l'ennemi allait nous contre-attaquer nous fait encore gagner du terrain : sur un front étendu à 5 kilomètres nous gagnons en certains endroits 1.200 mètres. À l'ouest d'Autrèches, en une autre opération, nous gagnons environ 800 mètres sur 2 kilomètres. Le total des prisonniers ramassés ce jour-là s'élève à 1.068.

Les Américains, dans les secteurs qu'ils occupent, pressent vivement les Allemands. Dans un coup de main en Picardie, le 29, ils enlevaient 36 hommes à l'ennemi et lui infligeaient de lourdes pertes. Dans les Vosges, à Château-Thierry le même jour, ils repoussaient de petites attaques. Mais, le 2 juillet, ils se distinguaient dans une opération beaucoup plus importante à l'ouest de Château-Thierry ; d'une part, en liaison avec nos

troupes, ils coopéraient à l'amélioration de notre ligne Vaux-côte 204 ; d'autre part, agissant seuls, ils enlevaient le village de Vaux et les hauteurs qui l'avoisinent à l'ouest, bois de la Roche et autres. La nouvelle position de nos amis fut fortement attaquée le même soir, mais sans succès, par les Allemands. Ces opérations ont valu aux Américains plus de cinq cents prisonniers : leur front en a été avancé d'un kilomètre en profondeur, et les débouchés de Château-Thierry sont, grâce à ces succès répétés, solidement fermés à l'ennemi.

SUR LE FRONT D'ITALIE

Après l'échec de leur grande offensive, les Autrichiens paraissaient assez disposés à rester tranquilles sur les positions d'ailleurs très fortes qu'ils occupaient auparavant et qu'ils avaient retrouvées telles qu'ils les avaient laissées. Mais le commandement italien ne leur a pas donné de longs loisirs. Après quelques jours d'accalmie nos amis se sont remis à l'attaque et dans le secteur d'Asiago ils ont de nouveau battu les Autrichiens. Le 29, après avoir bombardé suffisamment le mont di Val Bella, que l'ennemi avait fortifié au point de le croire imprenable, ils l'ont enlevé d'assaut, y faisant près de huit cents prisonniers qui appartenait à quatre divisions différentes. Les puissantes contre-attaques par lesquelles les Austro-Hongrois essayèrent de reprendre leurs positions restèrent stériles ; pendant ce temps nos alliés faisaient, au Sasso-Rosso, une attaque dans laquelle ils s'emparaient d'un observatoire important et d'une trentaine de prisonniers. Le 30, les Italiens remportaient une nouvelle victoire au nord du Val Bella, au col di Rosso, dont ils s'emparaient de haute lutte, ainsi que des positions du col d'Echele, malgré la résistance désespérée des Autrichiens, et où ils faisaient de nouveaux prisonniers. En ces deux jours, 1.935 hommes de troupe et 38 officiers sont restés entre leurs mains ainsi que de nombreux canons et d'autre matériel. La quantité des morts laissée par l'ennemi sur ces champs de bataille n'est pas moins impressionnante. Mais nos alliés ne devaient pas s'en tenir là ; le 2 juillet, opérant au nord-ouest du Grappa, ils s'emparaient de positions importantes et de 596 prisonniers dont 19 officiers. Le 2 juillet les Italiens attaquaient sur la Basse-Piave en plusieurs endroits et, malgré les difficultés du terrain en partie inondé, ils refoulaient sensiblement les Autrichiens auxquels ils faisaient environ dix-neuf cents prisonniers et enlevaient du matériel.



LE FRONT ENTRE L'OISE ET LA MARNE.

NOTRE COUVERTURE

M. BALFOUR

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES D'ANGLETERRE

La longue et brillante carrière du secrétaire d'Etat aux affaires étrangères de la Grande-Bretagne a rendu sa figure populaire. Né le 25 juillet 1848, M. Arthur-James Balfour occupa les fonctions de secrétaire près de son oncle, le marquis de Salisbury, ministre des affaires étrangères. Élu membre de la Chambre des Communes en 1874, il arriva bientôt aux plus hautes fonctions. Secrétaire d'Etat pour l'Ecosse en 1886, leader de son parti à la Chambre des Communes, lord de la trésorerie et chancelier de l'Université d'Edimbourg en 1891, il est, en 1895, premier lord de la Trésorerie dans le cabinet Salisbury. Lors de la retraite de lord Salisbury, le 13 juillet 1902, M. Arthur Balfour devient chef du gouvernement et déclare qu'il suivra la même politique, celle du parti conservateur. Son programme économique consistait à ajourner toute modification aux traditions libre-échangistes. Aussi fut-il vivement combattu par M. Chamberlain, champion du protectionnisme.

L'unité du parti conservateur se trouvant détruite, M. Balfour donna sa démission en décembre 1905 ; un cabinet libéral lui succéda.

Réélu député en 1906 et en 1910 par la Cité de Londres, M. Balfour fut nommé ministre de la marine en 1915 et assista, en cette qualité, au conseil de défense des alliés qui se tint à Paris. Le 11 décembre 1916 il était appelé au département des affaires étrangères qu'il gère depuis lors. L'année dernière, chargé d'une mission spéciale, il se rendit aux Etats-Unis, où il fut l'objet d'une enthousiaste réception. Ses derniers discours à la Chambre des Communes en réponse aux prétentions de l'Allemagne ont produit une profonde impression dans les chancelleries.

LA VICTOIRE DE L'ARMÉE ITALIENNE

L'OFFENSIVE AUTRICHIENNE BRISÉE

Par le C^t BOUVIER DE LAMOTTE
Breveté d'Etat-Major.

L'offensive autrichienne s'est déclenchée sur le front italien le 15 juin 1918. Elle s'est manifestée de suite sur toute la ligne qui s'étend de la rivière l'Astico (massif du Trentin) à l'embouchure de la Piave (golfe de Venise). C'est donc une offensive menée sur un front de près de 150 kilomètres.

Au point de vue purement stratégique, on peut dire qu'une offensive entreprise sur un front pareil est une opération très hasardeuse. Dans la conception même des attaques modernes et l'offensive allemande sur le front français en donne actuellement un exemple frappant, une offensive pour réussir doit être menée sur un front assez limité, pour produire en cet endroit un effort maximum qui amène la rupture des lignes adverses ; essayer cette rupture sur un front de 150 kilomètres, c'est inadmissible, quand on ne dispose pas de plus de troupes que l'armée autrichienne sur le front italien.

A la date du 15 juin, les armées autrichiennes groupées pour l'offensive se répartissent en trois groupes.

1^{er} GROUPE. — *Groupe du Trentin.* — Maréchal Conrad von Hoetzendorf. Ce groupe tient toute la partie montagneuse entre l'Astico et la Brenta. Le centre de ses attaques sera l'Altipiani dei Sette-Comuni. C'est le plateau d'Asiago.

2^e GROUPE. — *Groupe du Grappa et Piave.* — Archiduc Joseph. Ce groupe s'étend de la Brenta à la Piave et jusqu'au Montello. Il comprend deux armées. Celle du général Scheuchensel qui attaque en direction du Grappa, et celle du colonel (général Ludwig Coiginger) qui attaque le massif de « Il Montello ».

3^e GROUPE. — *Le groupe de la plaine.* — Le cours de la Piave, du pont Della Priula (Osteria) à la mer. Il comprend trois armées s'échelonnant sur le cours de la Piave. Le commandement de ce groupe appartient au général von Wurm.

La direction des opérations militaires des armées autrichiennes est confiée, en Italie, au maréchal von Boroevic.

En somme, six armées sont réparties sur toute la longueur du front, dont trois dans la partie montagneuse et trois échelonnées dans la plaine.

Avec les services accessoires, ces armées comptent un million d'hommes en Italie.

L'armée italienne, qui s'est refaite depuis son éprouve d'octobre 1917, aligne ses divisions le long de la rive occidentale de la Piave, de la mer à la montagne. Elle tient les massifs montagneux avec l'appui des détachements alliés (sur le Grappa, sur les Sette-Comuni).

La 1^{re} armée italienne défend la basse Piave ; c'est l'armée du duc d'Aoste qui a résisté victorieusement lors de la retraite d'automne 1917.

La 3^e armée est dans la plaine en face du fleuve de la Piave, cours d'eau peu défendable cependant ; elle couvre le centre de Trévise.

La 4^e armée tient les massifs du Montello et du Grappa ; elle est appuyée par des divisions françaises et anglaises.

La 6^e armée a la défense des Sette-Comuni et, là encore, elle est appuyée par des divisions des alliés.

Le commandement supérieur est donné au général Diaz, qui a succédé au généralissime Cadorna.

Le plan autrichien semble dicté par l'esprit du maréchal Conrad von Hoetzendorf qui a toujours préconisé l'irruption en Vénétie par le massif du Trentin ; on espère déboucher sur Bassano. Il est clair que si cette attaque réussissait, du coup toutes les défenses de la Piave devaient tomber et l'armée autrichienne prenait pied dans la plaine de Venise. Ce qui fait pencher le commandement autrichien pour adopter cette solution, c'est que, depuis octobre 1917, l'armée du maréchal Conrad occupe les massifs montagneux entre l'Adige et la Brenta. Tout l'hiver elle a bataillé dans ces massifs couverts de neige et, au printemps actuel, elle s'avance jusqu'à sur les Altipiani dei Sette-Comuni, occupant les sommets des monts Meletta, la ville d'Asiago, Penna, Bertiago, le cours du val Nose jusqu'à Sazo. Sa ligne à vol d'oiseau jusqu'à Marostica, dans la plaine italienne, n'est qu'à 15 kilomètres de cette plaine tant convoitée par le commandement autrichien et qui est représentée dans tous les ordres du jour et surtout dans la proclamation de grand style récemment adressée aux troupes par le généralissime, comme devant être la récompense du succès autrichien.

Entre la ligne des montagnes, d'une part, et la défense de la plaine sur le cours de la Piave, d'autre part, s'élève le petit massif du Montello, à la charnière des deux lignes de défense et en saillant de la ligne générale. Le Montello est la clef de la position. Il sera l'objet d'attaques furieuses des divisions du général Ludwig Coiginger. Sur le Montello, les divisions alliées appuieront solidement la défense italienne.

Enfin, dans la plaine, vers la basse Piave, les attaques autrichiennes viseront un débordement de la droite italienne et chercheront, par leur marche vers Capo et le canal Fossetta, à gagner le cours du Sile et à s'avancer vers Mestre, menaçant Venise directement. C'est le 23^e corps d'armée autrichien, de l'armée du général von Wurm, qui essayera cette diversion dans les attaques.

Au 15 juin, après un bombardement sommaire mais intense des lignes italiennes, bombardement à obus à gaz, procédés calqués sur leurs alliés, les Autrichiens passent à l'attaque sur tout le front.

L'armée Conrad, qui a déjà pris pied sur le plateau d'Asiago, tient la ligne d'Arsiero à Iresche et Penna ; sur la crête septentrionale du plateau elle attaque le mont Sisemol qui forme saillie vers le nord, enfin elle embrasse, vers l'est, le cours du val Nose jusqu'à Sasso et Valstagna.

Sur le plateau, les alliés ont des divisions françaises au centre de la défense, vers l'ouest des divisions anglaises ; la droite est tenue par l'armée italienne (6^e armée).

Les 15, 16 et 17, les attaques se répètent avec acharnement contre cette position que le maréchal a indiquée à ses troupes comme devant lui permettre de déboucher dans la plaine italienne. La résistance des alliés ne faiblit pas un instant. Sauf au début où quelques détachements en pointe devront abandonner leurs positions, qu'ils réoccuperont par la suite, la situation le 17 au soir ne s'est pas modifiée. Les attaques autrichiennes n'ont eu aucun succès et l'armée Conrad est vouée à un échec complet. Elle a subi du reste de lourdes pertes ; elle ne pourra plus produire son effet dans la bataille générale. L'idée de la marche en trombe et de la descente dans la plaine

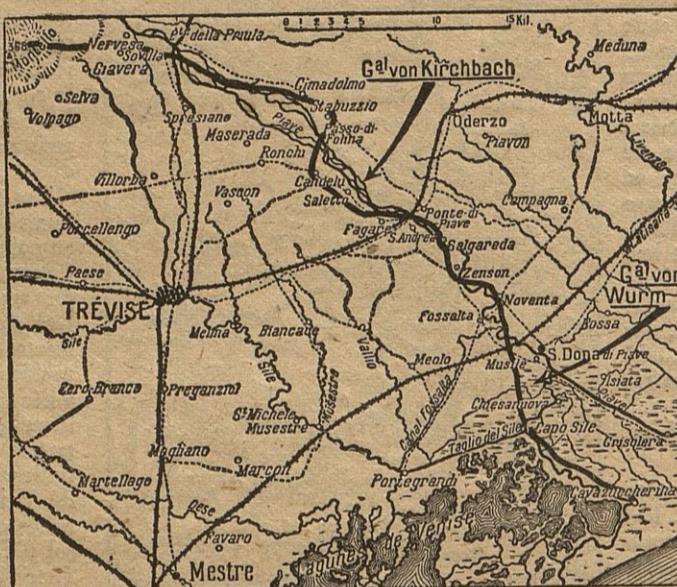
italienne doit être abandonnée ; le plan autrichien doit être modifié, et ce sera l'attaque en plaine sur la Piave pour faire tomber, en la tournant, la ligne des hauteurs.

Dans la plaine l'armée von Wurm a prononcé son offensive dès le 13 juin ; il semble qu'elle n'avait qu'un but : fixer l'adversaire et essayer le passage du fleuve ; mais devant les insuccès du nord, elle reçoit l'ordre d'attaquer en direction de Trévise et de Mestre. Dès lors ce sera la tentative d'enveloppement de la droite italienne et la marche sur Venise par le bord de la mer. Le 23^e corps d'armée autrichien qui tient l'extrême-gauche de la grande ligne marche par San Dona sur Capo-Sile et atteint le canal le 17 juin, mais là sa marche est entravée et il ne pourra plus progresser ; sur Noventa et Zenson, dans la boucle, l'armée autrichienne a pu franchir la Piave ; elle tient quelques terrains sur la rive droite, mais n'a pu progresser dans la direction de Trévise.

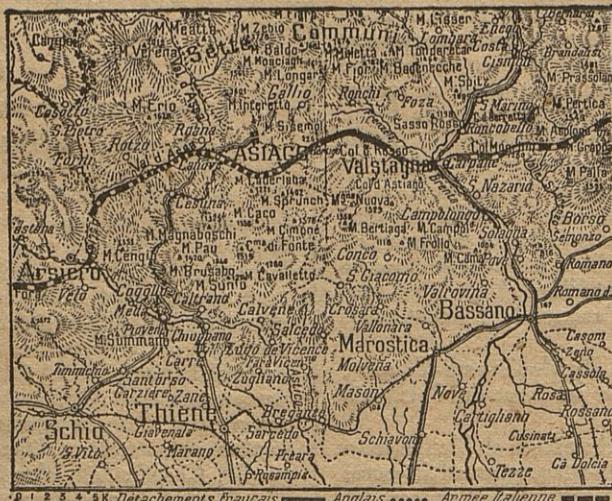
Au centre, la violence des attaques autrichiennes a été aussi grande qu'aux ailes. C'est sur le petit massif « Il Montello » que s'est produite la poussée de l'armée de l'archiduc Joseph en direction de la voie ferrée ; mais aucun progrès sérieux n'a pu être réalisé malgré les attaques répétées des 15, 16, 17 et 18 juin. Dans cette partie du centre de la ligne, sur la Piave, entre Candelu et Saleto, l'armée von Kirchbach a pu franchir le fleuve ; mais, arrêtée dans sa marche et même refoulée, elle est acculée aux berges du cours d'eau qui, grossi par les pluies torrentielles de la montagne, s'est transformé en torrent. C'est avec cet obstacle à dos que l'armée autrichienne doit combattre ; ses approvisionnements, ses renforts peuvent difficilement traverser la rivière sur des ponts de fortune ; la situation est critique au 20 juin. L'armée italienne attaque avec vigueur sur tout le front de la plaine du Montello à la mer ; le 23 juin, l'ennemi, qui a ses avant-gardes très engagées sur la rive droite de la Piave, craignant pour ses communications, est obligé de repasser le fleuve. A 5 heures du soir le général Diaz peut télégraphier :

« Du Montello à la mer, l'ennemi, défait et talonné par nos braves troupes, repasse en désordre la Piave. »

L'offensive autrichienne avait vécu ; elle avait été brisée en huit jours de combat.



L'ATTAQUE AUTRICHIENNE SUR LA PIAVE.



20 juin. L'armée italienne attaque avec vigueur sur tout le front de la plaine du Montello à la mer ; le 23 juin, l'ennemi, qui a ses avant-gardes très engagées sur la rive droite de la Piave, craignant pour ses communications, est obligé de repasser le fleuve. A 5 heures du soir le général Diaz peut télégraphier :

« Du Montello à la mer, l'ennemi, défait et talonné par nos braves troupes, repasse en désordre la Piave. »

L'offensive autrichienne avait vécu ; elle avait été brisée en huit jours de combat.

LA FÊTE DE L'« INDEPENDENCE DAY » CÉLÉBRÉE A PARIS



Paris et la France ont célébré, le 4 juillet, de tout leur cœur l'« Independence Day », la fête nationale des Etats-Unis. A Paris, magnifiquement pavoisé de drapeaux, le président de la République a inauguré l'avenue du Président-Wilson. Une foule enthousiaste a uni dans la même acclamation les soldats américains et nos poilus. En haut, les deux drapeaux des régiments américains ; en bas, le défilé placé de la Concorde ; dans le médaillon, les infirmières américaines.

UNE DIVISION FRANÇAISE DANS LA BATAILLE DE MONTDIDIER

Le public qui a vu tout à coup, dès le 1^{er} avril, la formidable offensive allemande déclenchée le 21 mars brusquement arrêtée sur le chemin de Paris, après une avance victorieuse de dix jours, n'a pas pu se rendre compte très exactement, étant donné la nécessaire sobriété des renseignements, quelle somme d'héroïsme, de dévouement, de fatigues, de privations, de tenacité représente un aussi prodigieux résultat.

Nous allons, puisque le temps écoulé nous permet de le faire, essayer de résumer le plus brièvement possible l'action d'une division française jetée dans la bataille au moment le plus critique, sur un des points les plus importants, dans des conditions particulièrement difficiles.

Les régiments et bataillons de chasseurs qui composent cette division sont à jamais célèbres ! Après la Woëvre, l'Ourcq, l'Artois, la Champagne, Verdun, la Somme, l'Aisne, le Chemin des Dames, ils viennent sur l'Avre et devant Montdidier, à la charnière des armées française et britannique, de livrer les 27, 28, 29, 30 et 31 mars, des combats épiques qui auront leurs drapeaux d'une gloire nouvelle.

La 56^e division se trouvait en Alsace.

Le 23 mars à 9 heures et demie du soir, ses premiers éléments étaient embarqués en chemin de fer.

Le 25 au soir, ils descendaient de wagons aux gares de Gannes, Breteuil, Ailly-sur-Noye, Saint-Just (ouest de Montdidier) et, dans la même soirée, gagnaient la zone Beaucqigny, Lignières, Laboissière, Fescamps, Faverolles, Fignières, Etelfay où s'installait le poste de commandement de la division (nord-est de Montdidier). Le débarquement continuait dans la nuit du 25 au 26, le 26 et dans la nuit du 26 au 27. Chaque unité gagnait en hâte les emplacements indiqués.

Le général commandant l'armée, sous les ordres duquel la division avait été placée, était venu lui-même le 26 à 10 heures apprendre au général X... que les Allemands avaient atteint la ligne Bray - Chaulnes - Roye - Rethondvillers, et lui donner directement ses instructions :

Un repli destiné à former l'ossature de la nouvelle ligne de bataille doit être organisé sur la ligne de l'Avre, de Moreuil à Roye.

Ce front de couverture est confié au général de Mitry, commandant le 6^e corps d'armée.

La 56^e division s'organisera sur la rive sud de l'Avre, entre Roye et Pierrepont, en portant au nord une avant-garde destinée à recueillir les éléments qui se replient.

Elle a, sur sa gauche, une brigade de dragons et des éléments de la 133^e D. I. qui débarquent et qui tiennent le front de Moreuil à Brache, sur sa droite, la 22^e D. I. qui combat depuis Nesles.

La 5^e division de cavalerie est mise à sa disposition, ainsi que deux bataillons territoriaux.

Le 26 au soir, les troupes débarquées de la 56^e D. I. (6 bataillons) et les éléments qui lui sont rattachés ont à tenir un front de 20 kilomètres.

Et derrière il n'y a personne ! Il ne peut y avoir personne avant trente-six heures !

Déjà l'artillerie ennemie bombarde Beaucqigny, Warsy, Guerbigny et les Allemands, profitant d'une brèche dans le front anglais, lancent des reconnaissances sur ces différents points (nord de l'Avre).

Dans la nuit du 26 au 27, les débarquements s'achèvent. Les troupes, à leur descente des trains, sont dirigées à marche forcée sur Etelfay, le ravin à l'ouest de ce village, la cote 97 (ouest de Montdidier), Lignières, Laboissière.

Elles seront toutes engagées le jour même, après un voyage de dix à douze heures et une étape de 30 kilomètres.

En effet, dès 3 heures du matin, le 27 mars, le combat commence.

La 56^e division a reçu l'ordre d'avancer sa gauche et de tenir le front Dancourt (exclus), L'Echelle-Saint-Aurin-Erches et de prendre possession des débouchés au nord de l'Avre (à Warsy et Guerbigny), et au nord de Davenescourt. Pendant l'exécution de ces mouvements, l'ennemi déclenche sur le front une attaque violente, menée par trois divisions (la 28^e, la 206^e et la 9^e) et appuyée par une forte artillerie.

La division doit résister jusqu'à l'extrême limite de ses forces. Tel est l'ordre.

Elle résistera !

Au sud de sa ligne, les Allemands attaquent sans arrêt le front L'Echelle-Saint-Aurin-Dancourt. Le 69^e bataillon de chasseurs à pied, que commande le chef de bataillon de Forges, tient bon et repousse pendant neuf heures tous les assauts, malgré l'encerclement dont il est menacé par le repli sur sa droite des troupes de la division voisine submergées par un ennemi terriblement supérieur en nombre.

Les hommes ne veulent pas abandonner la position. Le lieutenant de Champfeu, commandant un peloton de première ligne qui a déjà repoussé deux violentes attaques, reste sur place malgré les pertes qu'il a subies et l'épuisement de ses munitions. À son commandant de compagnie qui lui

suggère de se replier sur la position de soutien, il répond crânement : « Non, je les attends, baïonnette au canon ! »

Ce n'est que pour éviter d'être pris qu'il se dégage et se retire pas à pas, faisant le coup de feu avec ses chasseurs, jusqu'au moment où il tombe grièvement blessé sur ce terrain qu'il a fait payer cher à l'ennemi.

À 11 heures, les Allemands occupent Popincourt (sud de Dancourt) et se portent à l'attaque de Grivillers. Le chasseur Martinet, agent de liaison, part vers ce village pour porter à un peloton l'ordre de se replier ; il arrive au moment où celui-ci a commencé son mouvement.

Au coin d'une maison démolie il rencontre plusieurs ennemis et engage aussitôt le combat. Avec deux de ses camarades, il défend la sortie du village pendant un quart d'heure, couvrant le mouvement de repli du peloton tout entier.

A 12 h. 45, Grivillers est pris. Le 69^e bataillon de chasseurs et les cavaliers qui lui ont été adjoints doivent se dégager à grand'peine et se replier sur Lignières et Marquivillers.

La 8^e compagnie continue sa résistance au nord et, ne pouvant plus rompre, continue le combat, complètement encerclée. A 14 h. 30 on l'entendait encore tirer ses dernières cartouches.

Au nord, Erches a été occupé par l'ennemi à 9 h. 40 et Saulchoy à 13 heures. Une forte attaque a lieu sur le front Warsy-Guerbigny. Elle est d'abord repoussée. Mais les Allemands ont pu passer l'Avre au delà de cette dernière localité et renouvellent leurs assauts sur le flanc du 65^e bataillon de chasseurs qui doit céder vers 14 h. 30. Il recule en combattant et se reforme à la lisière du bois de Lignières.

Le sergent Courtois est chargé d'interdire avec sa section l'accès d'un pont. Un bataillon ennemi l'attaque ; il reste sur place et utilise tous les moyens de défense. Débordé à droite et à gauche, il réussit à percer et à rejoindre le bataillon.

La compagnie de mitrailleuses de ce bataillon, elle aussi, a débarqué le matin et a entrepris une marche de 25 kilomètres pour rejoindre son unité. Elle arrive au moment du repli et s'installe en contre-haut d'un glacis, sur l'initiative de ses officiers, les lieutenants Héritier, Ménard et Brohot, brûle 10.000 cartouches, force l'ennemi à exécuter un large mouvement d'enveloppement et lui fait perdre plusieurs heures.

Le 49^e bataillon de chasseurs qui se trouve à la gauche du 65^e, au-dessus de Beaucqigny, reçoit à son tour l'ordre de se replier. Mais sa compagnie de droite (la 9^e) est fortement pressée sur son flanc.

Une section commandée par le lieutenant Lambret se sacrifie pour contenir l'ennemi. Elle perd son chef et la moitié de son effectif, mais sauve sa compagnie qui recule par échelons, incorporant des Anglais venus des corps voisins.

Cependant le débordement continue par le sud. Le 3^e bataillon du 132^e d'infanterie qui, débarqué dans la nuit, avait gagné la région d'Etelfay, reçoit l'ordre de se porter à Fescamps, le 2^e bataillon du 97^e territorial doit gagner Piennes et occuper la lisière est du village et la crête au nord, en position de repli.

Le 2^e et le 3^e bataillons du 106^e régiment d'infanterie résistent héroïquement devant Marquivillers et retardent l'avance de l'ennemi.

Les hommes qui voient tomber les Allemands par files s'exclament : « On se croirait à Neuilly ! » mais ils ajoutent aussi : « Plus il en dégringole, plus il y en a. » Et c'est, hélas ! vrai.

Les vagues ennemis se succèdent, la pression devient plus forte et l'adversaire parvient à déboucher du village, forçant par une action débordante les deux valeureux bataillons à retraiter.

Ils marquent un temps d'arrêt sur la crête au sud de Lignières et viennent s'établir sur le plateau à l'est d'Etelfay.

Le 3^e bataillon du 132^e n'a pu gagner Fescamps et se trouve engagé entre Piennes et la ferme Forestil. Il est entraîné, ainsi que le 97^e territorial, dans le mouvement de repli général.

Le général commandant la D. I., qui a sur ses hommes une autorité due à son courage et à la confiance qu'il leur inspire, se porte à la sortie d'Etelfay et de Faverolles où le général commandant la division de cavalerie vient le rejoindre.

A eux deux, ils regroupent les éléments dissociés, les fixent sur place et prolongent la résistance à l'est de Montdidier.

Le 2^e bataillon du 132^e, débarqué dans le courant de la matinée et parvenu en une étape à 15 heures à l'ouest d'Etelfay, reçoit l'ordre de contre-attaquer sur ce village.

Le capitaine Luc qui le commande tombe grièvement blessé et crie à ses hommes qui veulent le relever : « Accomplissez votre mission. Laissez-moi ! » Il reste aux mains de l'ennemi. Le soldat Bour, fait prisonnier, terrasse son gardien d'un coup de crosse et rejoint nos lignes.

L'attaque du 2^e bataillon du 132^e permet aux deux bataillons du 106^e et au 3^e bataillon du 132^e de marquer un nouvel arrêt jusqu'à 18 h. 30, à l'est de Montdidier.

Il ne reste plus au sud de cette ville qu'un bataillon du 132^e, sans liaison à droite avec la division voisine qui se replie.

Défendre Montdidier risquerait d'immobiliser dans un combat de rues des unités désorganisées et de donner ainsi à l'ennemi le temps de déborder la division et de l'amener au sacrifice total, ce qui laisserait ouverte la route de Breteuil.

Il faut donc prendre du champ.



GÉNÉRAL DE MITRY



GÉNÉRAL DEMETZ

A 21 heures, la 56^e division se regroupe à l'ouest de la ville, où l'ennemi a pénétré vers 19 h. 30, mais d'où il n'a pas débouché.

On reconstitue tant bien que mal les unités.

L'artillerie, qui n'a pas cessé d'appuyer efficacement la résistance, n'a pas laissé un canon aux mains des Allemands.

La volonté du général commandant le 6^e corps est que l'on tienne à tout prix la ligne des hauteurs qui dominent, à l'ouest, les passages du ruisseau des Trois-Doms, entre Pierrepont et Domfront.

La 56^e division, dont le poste de commandement est porté à Broyes, doit tenir entre Framicourt (nord de Courtemanche) et Domfront.

Le 28 au matin, l'ennemi a pénétré dans Courtemanche et dans Framicourt ; il a bousculé les éléments du génie qui tenaient la route entre Montdidier et Mesnil-Saint-Georges et a pénétré dans la localité.

À sud, le 3^e bataillon du 132^e s'est retiré jusqu'à la cote 103, à l'est d'Ablemont. Les Allemands ont pénétré dans Le Monchel. Telle est la situation le 28 mars, à 8 heures.

À ce moment, l'ordre est donné de reprendre Mesnil-Saint-Georges, Le Monchel et Fontaine-sous-Montdidier.

L'action sur Mesnil et Le Monchel, conduite par un lieutenant-colonel, est menée par le 3^e bataillon du 132^e (capitaine de La Haye) et un bataillon du 350^e qui vient d'être mis à la disposition de la division (commandant de Tarle).

Elle réussit pleinement et nous procure 30 prisonniers, dont un commandant de compagnie, et trois mitrailleuses.

Pendant ce temps le bataillon Dufour, du 132^e, s'empare de Fontaine-sous-Montdidier, cependant que le 65^e bataillon de chasseurs progresse dans le bois et sur la crête, assurant la liaison avec les troupes qui tiennent Mesnil-Saint-Georges.

Cette réaction fixe l'ennemi sur le front de la division.

La nuit du 28 au 29 et la matinée du 29 sont calmes. Mais les ordres prescrivent à la 56^e division de recouvrir son front jusqu'à la voie ferrée entre Courtemanche et Monchel.

L'attaque est lancée à 18 heures, mais elle se heurte à une préparation d'attaque allemande et le combat s'engage, farouche, terrible.

A gauche, une compagnie du 69^e bataillon de chasseurs, dans un élan admirable, entre dans Framicourt, mais elle est rapidement dominée et une douzaine d'hommes seulement en reviennent.

Le 49^e bataillon de chasseurs avance par le ravin de Courtemanche jusqu'à la Chapelle-Saint-Pierre, mais il se trouve débordé et doit se replier en avant de Fontaine-sous-Montdidier.

Le 65^e bataillon progresse sur les pentes nord de la cote 97, sous un barrage violent d'artillerie et de mitrailleuses. Son chef, le commandant de Frayssinet, tombe mortellement blessé en criant : « Pour la France. Quand même ! » et, avant de mourir, murmure : « Je crois n'avoir rien à me reprocher. Vive la France ! »

Le bataillon avance.

Dix officiers sont abattus.

Il avance toujours.

Voici maintenant le corps à corps. La section de l'adjudant Roman, de la 1^e compagnie, se fait décliner sur place, sans rompre. Personne n'en revient ! Le lieutenant Engel, de la 3^e compagnie, blessé, désarmé, se défend avec sa canne.

Mais le nombre finit par triompher de tant de vaillance. Les débris du bataillon se regroupent avec peine sur la position de départ.

Devant Mesnil-Saint-Georges, le 3^e bataillon d'infanterie est accueilli par le même barrage ; le capitaine de La Haye qui le commande est tué au moment où il se dresse debout, au milieu des balles, pour galvaniser sa troupe par son exemple.

Le bataillon doit regagner, lui aussi, sa ligne de départ. Tout le monde travaille hâvement à l'organisation défensive, car la vaillante division doit être relevée dans la nuit du 31 mars au 1^{er} avril.

Elle a été, en effet, très éprouvée ; aux 65^e et 69^e bataillons de chasseurs, particulièrement, presque tout l'effectif combattant a disparu.

La nuit du 29 au 30 mars est relativement calme. Mais, dès le matin du 30, un violent bombardement est déclenché sur tout le front de la division.

Puis l'offensive ennemie reprend avec acharnement.

Au nord, devant Fontaine et la cote 104, le 49^e bataillon, appuyé par des éléments du 54^e régiment d'infanterie, repousse sept attaques. L'ennemi, malgré les cadavres que l'on voit s'accumuler sur le terrain, revient toujours à la charge.

A 14 heures, deux escadrilles d'avions ennemis, en formation de combat, survolent les lignes et mitraillent les hommes.

L'ennemi, considérablement renforcé, essaie encore un bond en avant. Sur un seul point, il parvient à s'emparer d'une mitrailleuse avancée. Le caporal Bredart, de la classe 1918, fait mettre baïonnette au canon à son escouade et, entraînant toute la demi-section, reprend la mitrailleuse.

A 15 h. 45, nouvelle attaque en fortes colonnes.

Des fractions allemandes s'infiltrent par les flancs. Nos hommes

sont arrivés à l'extrême limite des forces humaines. Aux trois quarts entourés, ils se replient en bon ordre sur la crête est de Villers-Tournelle, où ils organisent une position défensive.

Au cours de la journée, les ravitaillements ont porté à l'héroïque troupe 1.500 grenades V. B., et 500.000 cartouches.

Dans la matinée, le caporal Clavel, de la compagnie de mitrailleuses, a reçu l'ordre de porter en toute hâte deux caissons de munitions au 49^e bataillon. Il est arrivé au grand trot de ses chevaux au P. C. du lieutenant-colonel qui commande les bataillons de chasseurs, a sauté à terre, s'est mis au garde à vous et a demandé :

— Où faut-il aller ?

— Tout droit.

Il est remonté à cheval, après avoir salué, et est parti au galop dans la direction indiquée, passant la crête de Cantigny sous les obus et sous les balles.

Devant Le Mesnil, quatre attaques dans la matinée sont successivement repoussées par le 106^e d'infanterie.

Dans l'après-midi, un tir d'anéantissement effroyable fait flétrir la gauche des défenseurs de la localité ; les Allemands pénètrent dans la partie nord du village que les hommes disputaient maison par maison. Le village, rempli de cadavres et en feu, est abandonné.

Au sud, nous avons dû nous retirer de Le Monchel ; le commandant Guilhaumon organise la défense de Royaucourt, pendant que les hommes du 132^e, galvanisés par l'exemple de leur lieutenant-colonel, arrêtent les Boches derrière Mesnil.

Une contre-attaque, faite avec des éléments du 350^e régiment d'infanterie, un escadron à pied commandé par le capitaine de Gatine, une section d'autos-canons sous les ordres du lieutenant Gelin et un groupe d'artillerie, réussit à reprendre Le Monchel, s'emparant de mitrailleuses allemandes qui sont ramenées sur une de nos autos-canons.

Notre ligne se fixe de Le Monchel à la cote 98.

Cette journée d'après combats n'a permis à l'ennemi qu'une progression limitée, au prix de pertes considérables. Epuisé par ses efforts, il se met à son tour à creuser des tranchées.

L'héroïsme, l'esprit de sacrifice de la 56^e division sont parvenus à le fixer !

Les troupes glorieuses qui ont sauvé le cœur de la France sont progressivement retirées de la bataille pour aller se reconstituer à l'arrière et y prendre un repos qu'elles ont terriblement gagné en se battant pendant cinq jours consécutifs sans arrêt.

C'est à ce moment que le caporal Leemans, du 49^e bataillon de chasseurs, se présente à la visite. Une balle lui a cruellement déchiré l'épaule.

— Depuis quand es-tu blessé ? lui demande le docteur.

— Depuis deux jours.

— Pourquoi ne t'es-tu pas présenté à la visite ?

— Parce qu'il y avait autre chose à faire.

Mot splendide qui synthétise,

sans qu'il soit nécessaire de le commenter, le moral grandiose de nos prodigieux soldats.

Les 49^e, 65^e, 69^e bataillons de chasseurs, le 132^e régiment d'infanterie, le 2^e bataillon du 106^e, le 225^e d'artillerie ont été cités à l'ordre de l'armée.

En outre, le général de Mitré a publié, le 2 avril, un ordre général qui résume admirablement les événements et constitue le plus bel éloge qu'un chef puisse décerner aux troupes sous ses ordres :

ORDRE GÉNÉRAL N° 17.

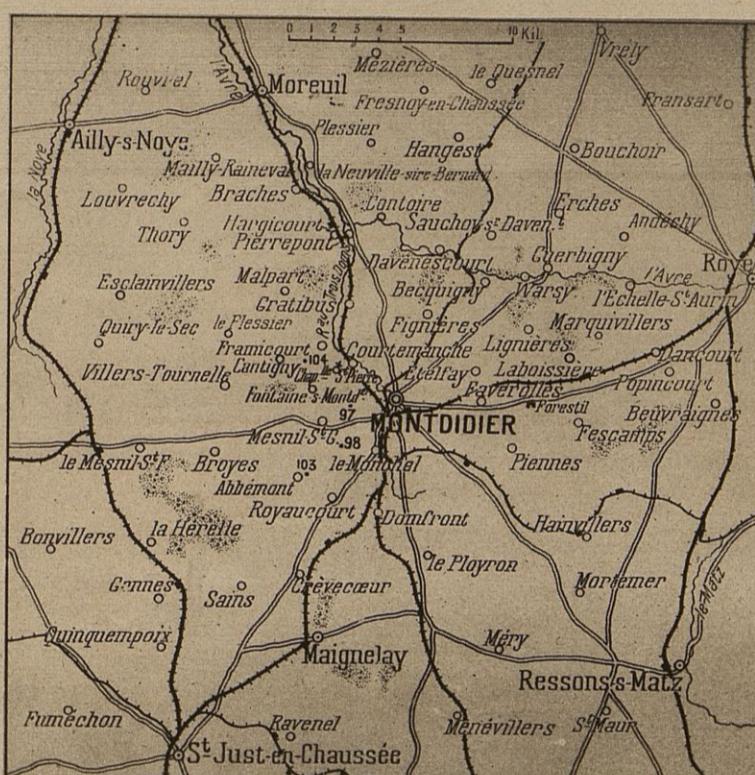
« Au cours des combats incessants qu'elles ont livrés, du 26 au 31 mars, les 56^e et 12^e divisions ont, par leur tenacité, leur courage indomptable, leurs retours offensifs judicieusement et énergiquement menés, réussi à disputer le terrain pied à pied, dans les circonstances les plus difficiles, fait payer cher à l'ennemi l'avance qu'il a réalisée et l'ont finalement arrêté.

« Ces divisions ont bien mérité de la patrie : elles ont procuré au commandement le temps de prendre les dispositions qui nous donneront la victoire. Au nom de la France, je les remercie.

« Ces remerciements s'adressent également aux éléments des 127^e et 166^e D. I. qui, à peine débarqués, ont accouru auprès de leurs frères d'armes de la 12^e D. I., et ont contribué à maintenir l'intégrité de son front.

« Mais ces résultats considérables n'ont pas été obtenus sans qu'un sang généreux ait été répandu. Honneur aux braves morts si noblement pour la France dans ces journées décisives. Au nom de tout le corps d'armée, je leur adresse à eux et à leurs familles mon souvenir ému et reconnaissant.

« La devise du 6^e corps devient plus que jamais : « Tout pour la France. »



SOUS-MARINS BOCHES DANS LES EAUX AMÉRICAINES



Le steamer « Herbert-L. Pratt », que ces photographies montrent après son torpillage dans les eaux américaines sous le cap Henlopen, parvint, quoique gravement avarié, à gagner la côte où il put s'échouer. C'est le premier navire torpillé par les Boches, depuis qu'ils ont étendu leur action aux eaux américaines, que l'on ait pu photographier. Dans le médaillon, le capitaine de l'« Edward-H. Cole », un des premiers bateaux torpillés sur ce théâtre de la piraterie.

LES AMÉRICAINS AU BOIS BELLEAU



Les Allemands reconnaissent que les Américains sont de véritables adversaires ; les officiers, avant de les attaquer, disent aux soldats : « Les Américains se battent bien, mais ils ne font pas de prisonniers. » Cette calomnie a pour but d'exaspérer les Boches contre nos alliés.



Si le bois Belleau, où ces photographies ont été prises, était jonché de cadavres allemands, ce n'était pas parce que les Américains ne font pas de quartier ; c'est parce que ce sont des tireurs émérites et qu'ils sont de première force dans les combats corps à corps.



Parmi les Allemands qui ont payé de leur vie au bois Belleau la folle ambition de leur kaiser, étaient confondues des hommes de tout âge, depuis les jeunes recrues jusqu'aux vétérans, et ils appartaient à des divisions différentes : les effectifs de l'ennemi s'appauvrisse.



Les Américains eurent tôt fait d'organiser le bois qu'ils avaient si brillamment conquis. Ils n'y avaient fait d'ailleurs que des installations de fortune, n'ayant point l'intention de s'y immobiliser dans des tranchées. Ici, c'est l'entrée d'un abri provisoire en plein bois.



C'est le 1^{er} juin que des contingents américains ont commencé d'intervenir aux côtés de nos soldats dans la bataille au nord-ouest de Château-Thierry. Ils n'ont à leur actif depuis lors dans cette région que de brillantes opérations, entre autres la reprise, achevée le 13 juin, du bois Belleau, où ils firent de nombreux prisonniers et capturèrent un matériel important. Ces photographies montrent des soldats américains en première ligne dans le bois.



LES AUTOS-CANONS BELGES QUITTENT LA RUSSIE



1



2



3



4



5



6

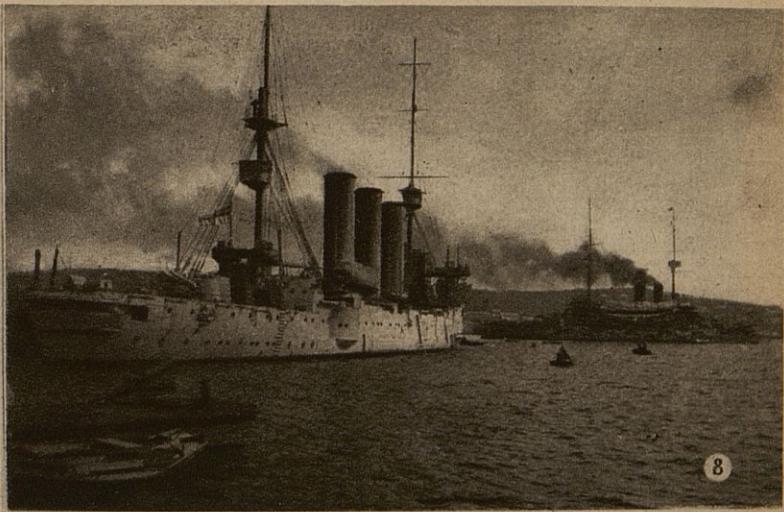
L'armée russe, dans un suprême soubresaut qui ne devait malheureusement être que factice, tenta une dernière offensive. Les bataillons de la mort, dont notre groupe d'autos-canons faisait partie, réussirent les premiers assauts et nous connûmes, comme l'année précédente, la fièvre de l'avance en pays ennemi.

Hélas ! les troupes de réserve ne voulurent pas donner. Broussilof et Kerensky, mêlés aux soldats, avec eux dans les tranchées et les villages déjà conquis, essayèrent par leur présence d'exciter les Russes auxquels il fallait quelquefois si peu de chose pour marcher, un mot, un encouragement, un rien. Le ministre français Albert Thomas, le député belge Vandervelde et d'autres parcoururent le front en tous sens. Mais non, cette fois-ci c'était fini. Jour par jour, l'indifférence, la mauvaise volonté, le désir pacifiste, le « pourquoi la guerre ? » se manifestèrent de plus en plus et la retraite commença. Les villes de Zborof, Ievraa, Zébrof, si chères aux Belges parce que conquises avec leur coopération, durent être abandonnées. Le 21 juillet, jour anniversaire de notre indépendance nationale, ce fut au tour de Tarnopol, la grande cité autrichienne, Tarnopol où reposent nos glorieux morts sur les tombes desquels des mains ennemis venaient même parfois déposer des fleurs !

Après avoir reculé jusqu'à Poshourof, nous essayâmes de retarder le danger avec quelques régiments de cavalerie cosaque. On espérait toujours malgré tout : parcourant les routes, tendant des embuscades, semant quelque panique parmi les rangs ennemis et lui infligeant des pertes cruelles, on essayait de mettre un peu d'ordre et de liaison dans cet immense désordre de la débâcle. Plusieurs de nos camarades payèrent encore de leur vie la consommation du sacrifice. L'ennemi, dans sa marche désormais facile, avançait toujours et toute notre division partit alors pour Kief, rappelée par le gouvernement belge ; elle était restée la dernière au front ! La guerre civile éclata dans ce dernier bastion de l'Ukraine au moment de notre passage. Pendant quinze jours la ville, en état de siège, offrit le plus lamentable spectacle de division intérieure. Le Russe « libre », aveugle et naïf, qui avait secoué si à propos le régime tsariste, se forge maintenant de nouvelles chaînes. La liberté des uns va aliéner celle des autres au nom du fallacieux principe : liberté pour tous, paradoxe dont le Boche seul profitera. S'il faut croire à l'âme des villes, sans doute celle de Kief s'exhala pendant cette lutte fratricide entre Ukraniens et bolcheviks et, durant deux semaines, Kief la jolie, mourant de faim, fut mise à feu et à sang, des milliers d'officiers ayant fui le front sous la menace constante de leurs hommes périrent assassinés par une justice (!) plus que sommaire : un capitaine français fut tué, par qui ? on ne sait, et deux soldats belges blessés. Les ennemis se disputèrent les quelques autos blindées que nous étions parvenus à sauver, mais nous ne voulûmes pas voir nos voitures, qui avaient combattu les Boches, les

Ces photographies sont dues, ainsi que l'article qu'elles encadrent, à un officier du détachement d'autos-canonniers belges dont on vient de téter le retour. Elles ont été prises au cours de la remarquable retraite effectuée par ces braves à travers l'immense Russie. En voici le détail : 1. Scène de la retraite russe en Galicie. 2. Réfugiés autrichiens fuyant devant les Russes. 3. Belges parmi des Coréens à la frontière chinoise. 4. Réfugiés russes fuyant devant

LE RETOUR DES AUTOS-CANONS BELGES



Autrichiens et les Turcs, servir à l'entre-déchirement de nos pauvres alliés et nous les fîmes sauter ; ainsi huitrent en amas de ferraille des voitures qui portaient sur leurs flancs les noms de batailles fameuses.

Enfin une éclaircie politique nous permit de quitter la ville et de faire route, tant bien que mal, vers le nord. À Vologda il fallut virer vers l'est, l'avance allemande sur Petrograd menaçant de nous couper : le corps risquait ainsi d'être fait prisonnier ; lui qui n'avait laissé aux Boches que des morts, ne voulut pas lui donner l'espoir d'un seul prisonnier. On traversa toute la Sibérie avec une lenteur désespérante, deux mois de chemin de fer. Là encore des ennuis, qui faillirent devenu tragiques, ne cessèrent d'inquiéter les autos-canons. On nous accusait de trahison, d'être partisans de Semianof qui, de l'autre côté de la frontière russe-chinoise, organisait un centre de résistance antibolchevik. Il fallut user de diplomatie, de ruse, de menaces même, donner des signatures affirmant des paroles d'honneur pour s'échapper de cette Russie ingrate et tourmentée ; nous pûmes ainsi sauver nos armes.

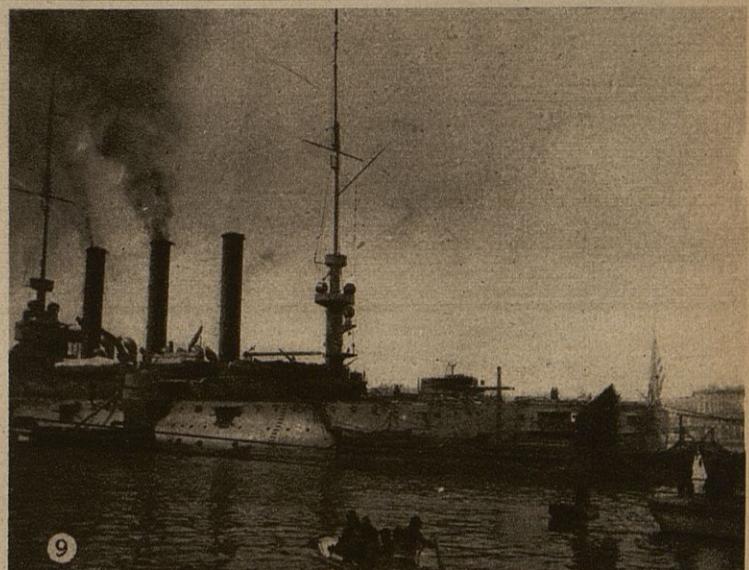
Frontière chinoise, sauvés ! Kharbine, ville chinoise de concession russe du transsibérien, nous reçut cordialement. De Kharbine partira peut-être le mouvement qui sauvera la Russie.

Quelques jours à Vladivostok. Des navires de guerre américains, anglais, japonais et chinois mouillent dans le port dont le trafic commercial est complètement arrêté : ils défendent les intérêts de leurs nationaux. Détail ironique : un des croiseurs est un ancien navire pris aux Russes dans la dernière guerre russo-japonaise, il bat maintenant pavillon japonais et a ses canons tournés contre la Russie ! Nos amis les marins nous firent là-bas excellent accueil et se dépensèrent pour nous être agréables.

Quinze jours de traversée du Pacifique et nous voilà chez l'oncle Sam, ce fut notre première récompense. Quel réconfort moral !

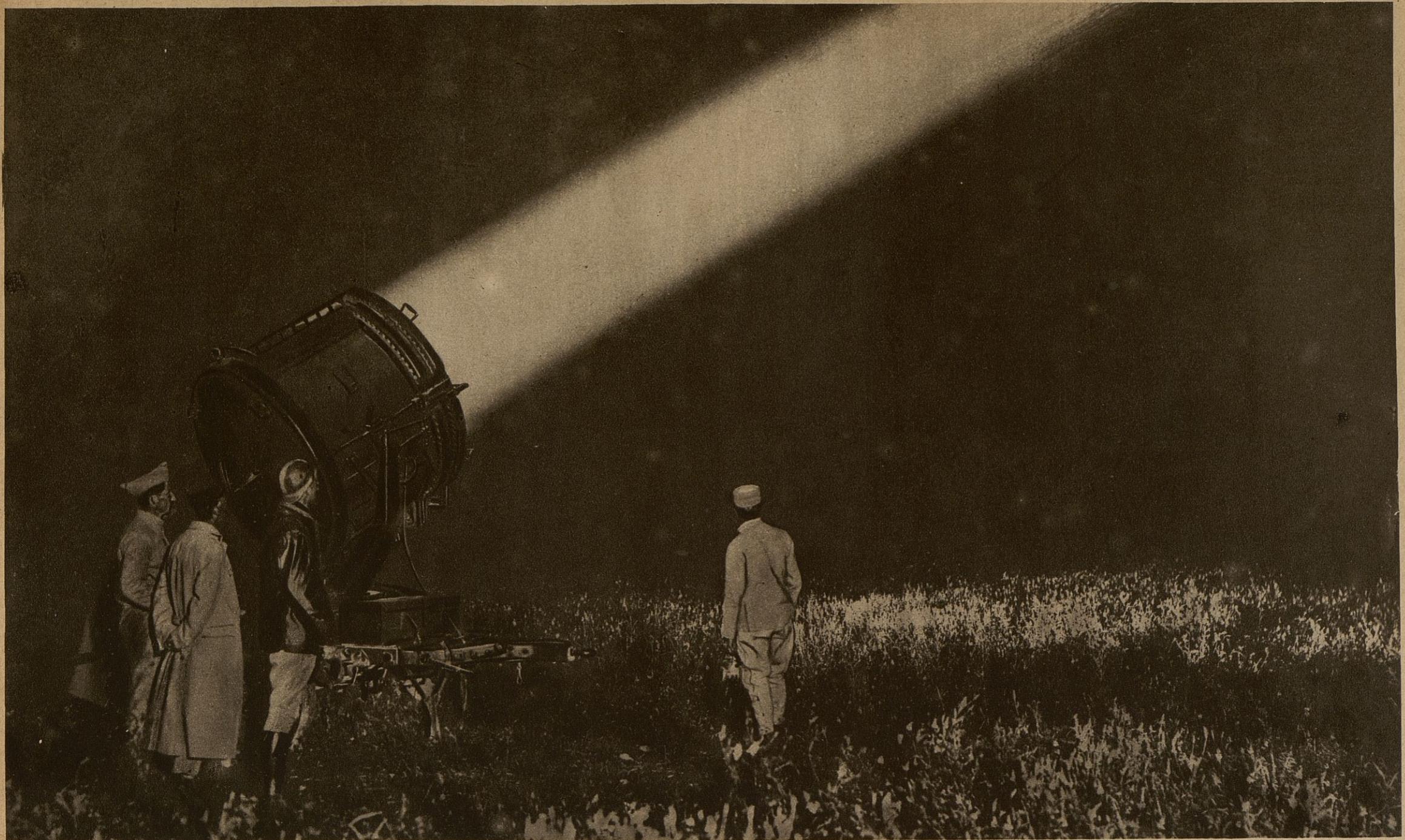
Durant notre séjour aux Etats-Unis, partout des foules immenses se pressaient sur notre parcours. À San-Francisco, nous marchions sur de vrais tapis de fleurs ; à New-York, ce fut du délire. Les universités, les clubs, les chambres de commerce organisèrent de magnifiques réceptions. bref ce fut une marche triomphale.

Si l'Amérique aime la Belgique, elle adore la France : jamais aucune acclamation ne vibrat seule, la notion des deux pays meurtris est inséparable chez les Yankees et ils ont raison. Mais là ne fut pas notre seul bonheur, les discours passent, les vivats se perdent, notre étonnement admiratif va tout entier à l'Amérique qui travaille, à l'Amérique debout avec toutes ses énergies, debout avec ses formidables quantités de recrues qui remplissent les camps, debout avec sa ferme volonté de vaincre, volonté inébranlable, nous l'avons senti, et c'est cette impression que nous donnons à la France comme premier sourire à notre débarquement sur son noble sol.



les bolcheviks. — 5. Vue de Kharbine. — 6 et 7. Arrivée et embarquement des Belges à Vladivostok. — 8. Navire de guerre japonais à Vladivostok ; au fond, un navire de guerre russe capturé par les Japonais pendant la guerre russo-japonaise. — 9. Navire de guerre américain « Brooklyn » à Vladivostok. — 10. Réception des Belges à l'Université d'Omaha. — 11 et 12. Réception par les Dames de la Croix-Rouge et par l'Université de San-Francisco.

UN PROJECTEUR DE LA DÉFENSE CONTRE AVIONS AUX ENVIRONS DE PARIS



On avait renoncé pendant quelque temps à l'emploi des projecteurs dont les pinceaux lumineux zébraient le ciel de Paris lors des premiers raids de zeppelins ; ils ont repris depuis les attaques des avions boches contre la capitale et c'est un merveilleux spectacle que celui de ces trainées de lumière fouillant le ciel étoilé à la recherche de l'invisible ennemi. Lorsque l'oiseau sinistre est découvert, le projecteur le suit dans son vol, le désignant aux coups des canons de la défense ; l'on voit alors dans l'azur l'éclatement des obus autour du point où se rencontrent deux faisceaux lumineux. Toutefois il n'est guère prudent de s'attarder à la contemplation de ce spectacle.



ECHOS



HUILE DE MER

On sait peut-être qu'à la surface des océans et des lacs flotte une quantité énorme de petits organismes variés : crustacés, mollusques, protozoaires, larves diverses, dont l'ensemble constitue le plankton. Ces organismes sont si nombreux que la mer, à sa surface, peut être considérée comme une sorte de bouillie.

Cette bouillie est alimentaire. Elle est assez riche en albumines et aussi en matières grasses, et beaucoup d'animaux marins, poissons et autres, le savent... s'en nourrissent. Elle constitue l'aliment usuel de la baleine entre autres, et on sait que la baleine a toutes les apparences d'un animal très bien nourri : c'est là une véritable réclame pour le plankton en tant qu'aliment ; elle montre en particulier, par l'abondance de son lard, que son menu est très riche en matières grasses.

Tout ce lard a fait ouvrir l'œil à un savant norvégien, M. Wesenberg-Lund, de Copenhague, qui a imaginé d'extraire industriellement l'huile du plankton. On recueille ce dernier sans peine, au moyen de filets à mailles très fines, et c'est un jeu d'extraire l'huile de tous ces petits organismes. Le rendement n'est pas énorme : 10 grammes d'huile par kilo de plankton. Mais le plankton est illimité comme quantité, et ceci permet à M. Wesenberg-Lund de penser que la mer jouera désormais un rôle prépondérant dans l'industrie des matières grasses.

LE VARECH COMME ENGRAIS

Sur la côte de Jersey les marées ont une amplitude considérable, et la mer reste assez longtemps basse pour que les habitants puissent aller cueillir les varechs ou goémon qui abondent sur les rochers laissés à découvert par les eaux. Cette récolte est autorisée pendant deux saisons de dix jours chacune : l'une du 10 au 20 mars, l'autre du 20 au 30 juillet.

En tout temps il est permis de ramasser les algues jetées à la côte par les vagues. Ces algues sont utilisées de deux manières : comme engrais, qui est enfoui dans le sol ainsi enrichi de nombreux éléments minéraux et organiques ; et comme combustible aussi : on les séche et on les met en réserve pour les brûler en hiver. Les cendres de ces feux d'algues sont très riches en éléments minéraux naturellement et sont utilisées comme engrais.

Autrefois elles étaient exploitées pour la soude et la potasse qu'on y trouve ; mais actuellement elles ne servent que d'engrais.

Ces engrais de mer ont rendu les plus grands services à la population de Jersey qui a pu ainsi enrichir un sol granitique et peu fécond. Les champs de Jersey sont aussi riches que ceux de la Ceinture-Dorée qui entoure la Bretagne. Ils produisent des primeurs en abondance, des pommes de terre nouvelles, en particulier pour le marché de Londres.

LA GUERRE ET LES EAUX SOUTERRAINES

Il y a dix ans, on se plaignait un peu partout de l'abaissement de la nappe d'eau dans les puits, et des études furent entreprises pour élucider les causes de cet abaissement, souvent fort incommodé, en Beauce et en Picardie en particulier.

On reconnut que la principale était dans la diminution des pluies. On était dans une période d'années sèches : le sol était naturellement moins riche en eau puisqu'il en recevait moins.

Mais, en 1910, la situation changea. L'année fut humide : on entraînait dans un cycle d'années humides, comme on le vit par la pluviosité des années qui suivirent 1910. Tout rentra dans l'ordre. Même, en 1917, dans le Santerre, on observa un relèvement accusé du niveau de

la nappe phréatique où aboutissent les puits.

Ce relèvement tient tout d'abord à l'augmentation de pluviosité : ce sont les pluies qui alimentent la nappe d'eau souterraine. Il tient encore à ce que, depuis la guerre, on n'a guère pu curer les émissaires ; de là un relèvement du niveau de base qui est de plusieurs décimètres dans les vallées tourbeuses aboutissant à la Somme, dont certaines sont en état d'inondation permanente. En troisième lieu, les sucreries ne pompent plus d'eau. Or, elles en faisaient une grande consommation.

Il y a autre chose toutefois : il y a une influence très directe de la guerre elle-même. Par suite de l'existence de tranchées nombreuses et d'innombrables trous d'obus, le ruissellement superficiel a été grandement entravé.

Avant la guerre, une grande partie de l'eau de pluie tombant sur le sol ruisselait, formait des ruisseaux, des rigoles, qui allaient se jeter dans les filets d'eau et les rivières. Depuis, toute l'eau qui tombe dans les tranchées et dans les trous d'obus ne peut plus ruisseler : elle est retenue sur place et elle est peu à peu absorbée par le sol qui, dès lors, en renferme une provision plus abondante que celle qu'il pouvait contenir quand le ruissellement superficiel était normal.

La géologie a une action certaine sur la guerre ; mais la guerre en a également une sur l'hydrographie, qui fait partie de la géologie.

LA LONGÉVITÉ DU PÉLICAN

Le pélican peut atteindre un âge considérable, d'après M. J.-H. Gurney qui, en 1911, signalait un certain pélican blanc habitant le jardin zoologique de Rotterdam.

Ce pélican fut signalé, en 1899, dans un journal anglais, comme ayant 41 ans d'après le témoignage du directeur du jardin. Il mourut en 1907, et comme il avait été installé au Jardin d'Amsterdam en 1857, au mois de mai, et enregistré à cette époque comme étant un animal adulte, il avait à sa mort au moins 51 ans et demi et certainement davantage. Mais combien ? Il est impossible de le dire au juste.

L'âge de 51 ans est déjà fort beau. D'après le directeur du jardin, il ne pouvait y avoir d'erreur en ce qui concerne l'identité de cet oiseau. On sait que l'entrée de chaque animal dans un jardin zoologique donne lieu à la constitution d'un dossier individuel où l'on note au cours du temps passé tout ce qui peut se présenter d'intéressant dans sa carrière ; il ne peut y avoir de doute en ce qui concerne l'identité du pélican dont il s'agit.

SABLES STANNIFÉRES

Dans l'estuaire de la Vilaine, en Bretagne, aux environs de Tréguier, les sables du rivage présentent une particularité curieuse. C'est d'être riches en étain et en autres métaux, au point qu'il a été question de les exploiter. Ces sables ont fait l'objet d'une demande en concession de la part d'un groupe de personnes qui proposaient de les draguer au large pour en extraire les métaux.

Il semble bien que la péninsule bretonne soit riche en gisements de minerai dont on ne s'est peut-être pas encore assez occupé dans le monde industriel. Cela ne peut surprendre. Les roches bretonnes font partie de la formation géologique existant au-delà de la mer, dans la Cornouaille britannique, et on n'ignore pas que celle-ci contient de l'étain.

Les Romains le savaient, les Gaulois peuvent-être aussi, et les fils Cassitérides (Sorlingues) étaient visitées par les trafiquants qui venaient y chercher l'étain, qui portait le nom de cassitéros en grec. C'est cet étain, ajouté à du cuivre, qui a donné l'alliage bien connu sous le nom de bronze, avec lequel l'homme préhistorique, de la période néolithique, a fabriqué des armes et des ustensiles qui sont venus jusqu'à nous.

FREUX APPRIVOISÉ

Le freux s'apprivoise très bien, à condition d'être élevé en domestication dès son jeune âge. Un observateur anglais en a fait l'expérience, ajoutant d'ailleurs que s'il y a quelque chose de domestiqué chez lui, depuis que le freux y a été recueilli, c'est plutôt sa famille et lui-même que l'oiseau.

Son freux possède une très forte personnalité. Il est absolument libre, mais n'a aucune volonté de s'échapper : il va de lui-même le soin se coucher dans sa cage.

La cinquième année, il a paru vouloir construire un nid et certaines facilités lui ont été accordées : un recoin lui a été aménagé entre un mur et un coussin. Aussitôt il s'est mis à l'œuvre, volant dans la maison les objets les plus variés pour les employer à la confection de son nid : bouts de bois, ciseaux, cuillers, écheveaux de coton et de soie, ficelle, etc. De tout cela il a fait l'extérieur du nid. Pour le doubler intérieurement, il a utilisé une peau de chamois, trois torchons à meubles, une paire de chaussettes, des bouts d'étoffe, un journal. Au bout de trois jours le nid était fini. Et, dès le quatrième, un œuf était pondu : il en vint cinq. Mais rien n'en sortit.

On lui enleva le coussin et le nid s'effondra. Grande tristesse du freux ; mais, sans s'attarder à des regrets inutiles, il se remit à l'œuvre ; avec les débris il refit un nid, sensiblement mieux aménagé que le premier, et le garnit de cinq œufs derechef : sans plus de succès.

Ce freux est très voleur. Il a une cachette pleine d'objets dérobés, avec lesquels il va jouer souvent, en jacassant. Si son maître va vers la cachette, l'oiseau s'empresse de sortir de celle-ci tous les objets et de les étaler sous les yeux de celui-ci, en criant de joie. Cet oiseau a l'ouïe très fine. Il entend avant tout le monde la voiture postale et les avions. Enfin, le freux paraît être un fort aimable compagnon.

LA CUISSON ÉCONOMIQUE

DES POMMES DE TERRE

La façon la plus économique de cuire la pomme de terre et de perdre le moins possible de ses principes alimentaires consiste avant tout à ne pas la peler, à la cuire tout habillée. Trois procédés sont possibles : la cuisson sous la cendre, la cuisson à la vapeur et la cuisson à l'eau. La cuisson à la vapeur est toujours préférable à la cuisson à l'eau : le légume cuit à la vapeur garde tous ses principes et tout son arôme. Il en perd une partie quand on le cuite à l'eau : mais on peut les récupérer en utilisant l'eau de cuisson dans la cuisine.

Pour cuire à la vapeur, il faut placer les légumes dans un récipient dont le fond est percé de trous, reposant sur un autre récipient contenant de l'eau que l'on porte à l'ébullition. C'est à la vapeur que le riz se cuite le mieux.

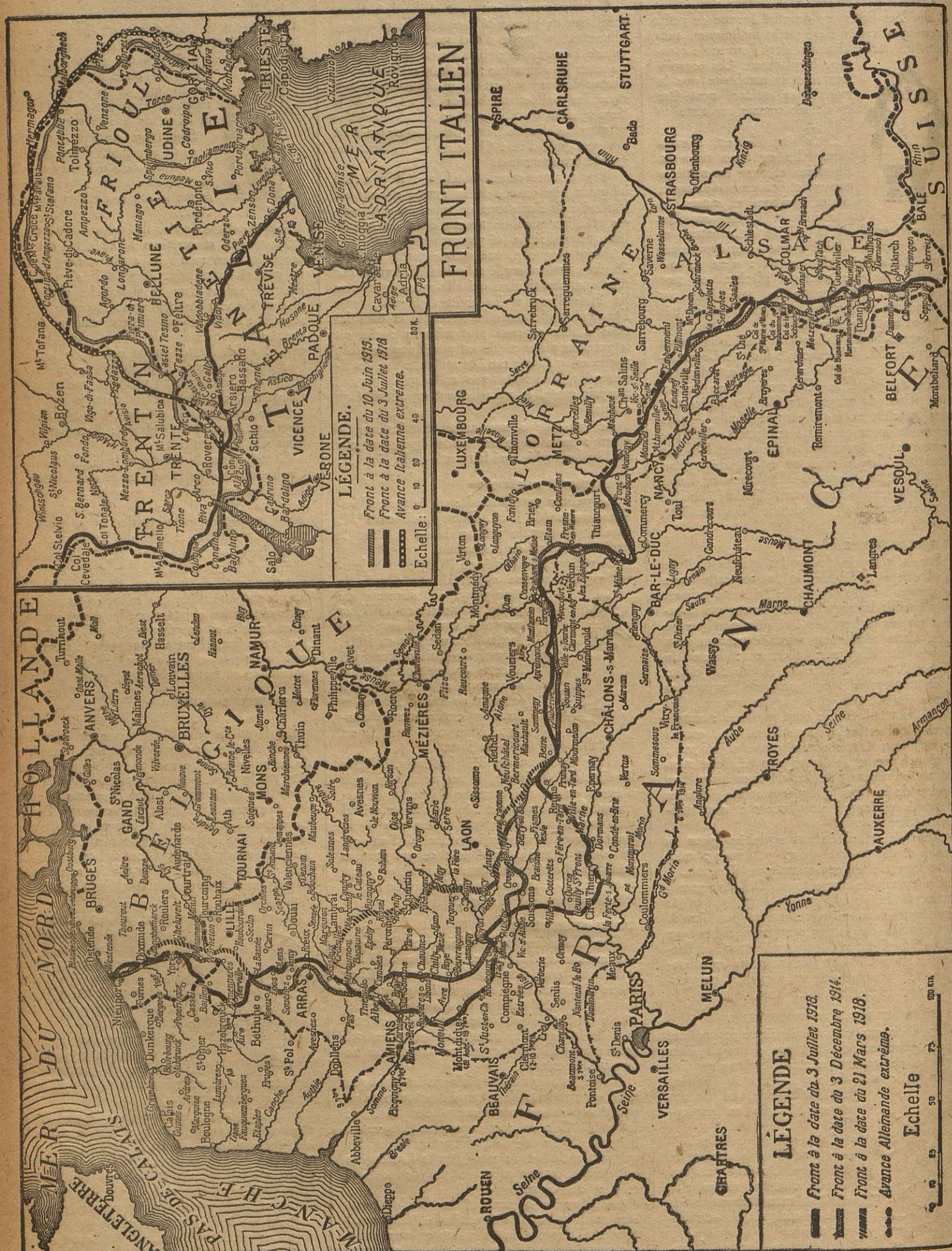
L'épluchage des pommes de terre, pour la préparation de ragouts, de pommes de terre frites, etc., occasionne une perte sérieuse de principes alimentaires.

Même si l'on pèle avec soin, de façon à détailler le moins possible de la substance comestible, il y a encore une perte de 7 % de celle-ci ; en pelant comme le font d'habitude les cuisinières, c'est-à-dire vite et mal, on perd 15 %. Cette perte représente près d'un million et demi de tonnes de pommes de terre par an, en France.

Il est vrai qu'à la campagne les pelures servent à nourrir les animaux. Mais à la ville elles sont perdues : mélangées à des cendres, du verre, du papier, des déchets divers, elles ne sont bonnes qu'à faire de l'engrais. Il est tout à fait inutile de cultiver des pommes de terre pour en faire des engrais.



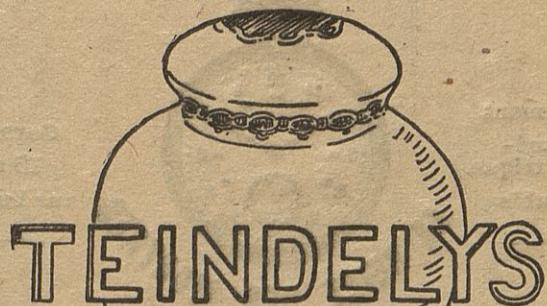
LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917-1918)



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

TEINDELYS

donne un teint de lys



Crème'

Poudre

Eau

Bain

Savon

Lait

Conserve la fraîcheur de la jeunesse

Embellit,
efface les rides

Poudre, 4 fr.; f^e, 5 fr. — Crème grand modèle, 9 fr.; f^e, 10 fr. 70; petit modèle, 5 fr.; f^e, 6 fr. 20. — Savon, 4 fr.; f^e, 5 fr. — Eau, 10 fr. — Bain, 4 fr.; f^e, 5 fr. — Lait, 12 fr.

Aucun envoi contre remboursement.

Produits scientifiques pour l'hygiène rationnelle de la peau (épiderme et derme).

ARYS

3, rue de la Paix
PARIS
et toutes parfumeries.

DENDELYS

donne aux dents la blancheur du lys

Savon
PâtePoudre
ElixirNettoie
et
conserve
les dentsImpression
de fraîcheur
délicieuseTOUTES PARFUMERIES
ARYS, 3, r. de la Paix, ParisPurifie
l'haleine,
raffermit
les gencivesAction
antiseptique très
persistante

PATE : boîte porcelaine, 6 francs ; franco, 6 fr. 70 ; boîte aluminium, 4 fr. 50 ; franco, 5 francs.

SAVON : boîte porcelaine, 6 francs ; franco, 6 fr. 70 ; boîte aluminium, 4 fr. 50 ; franco, 5 francs.

ELIXIR : 4 fr. ; fco, 5 fr. 40. — POUDRE : 6 fr. ; fco, 6 fr. 70.

AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT

NOS CONCOURS
CONCOURS N° 14 (en trois séries)
600 francs de Prix

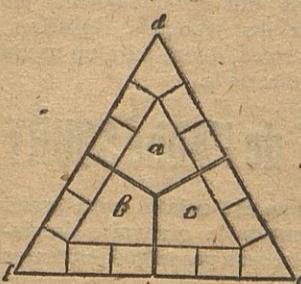
TROISIÈME SÉRIE :

CARRÉS, CIRCONFRÉNCES ET TRIANGLES MAGIQUES

Nous terminerons cette série de concours par le problème très intéressant des triangles magiques.

Examinez attentivement cette figure divisée en trois parties égales : A, B, C, chacune de ces parties divisées à leur tour en cinq parties.

Il s'agit d'inscrire dans les quinze cases du triangle les nombres de 1 à 15, de telle sorte que le total des cinq nombres inscrits dans chacune des parties A, B, C, soit identique.



Dès plus, si l'on additionne les cinq nombres placés sur chaque côté du triangle, c'est-à-dire les nombres du côté D E ou du côté E F, ou F D, le total de ces cinq nombres devra être égal à celui des parties A, B ou C, + le nombre placé dans l'angle supérieur D, d'où il ressort que D E, E F ou F D = A + D, ou B + D, ou C + D.

Combien recevrons-nous de réponses justes pour ce Concours?

Les réponses devront nous parvenir jusqu'au 2 août.
Les résultats seront publiés dans notre numéro du 22 août.

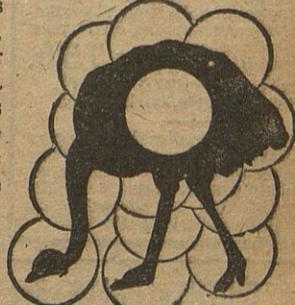
LISTE DES PRIX :

1 ^{er} PRIX.	— Une pendule électrique, valeur : 250 fr.
2 ^e	” Un chronomètre acier, ” 100 ”
3 ^e	” Une pèlerine caoutchouc, ” 50 ”
4 ^e	” Un dictionnaire de médecine, ” 35 ”
5 ^e	” Une blouse lingerie, ” 25 ”
6 ^e	” Un chandail, ” 20 ”
7 ^e	” Un vol. “ Pickwick Club ” ” 20 ”
8 ^e	” Un moulin à café, ” 15 ”
9 ^e et 10 ^e	” Parfum Erasmic, ” 10 ”
11 ^e au 20 ^e .	” Un colis ménage, ” 8 ”

CONCOURS N° 11. — Les 14 Cercles

Nous avons reçu pour ce concours un nombre considérable de réponses, mais nous n'avons pas eu besoin pour le classement d'avoir recours à la question subsidiaire. En effet, nous n'avons pas reçu une seule réponse exacte. Nous avons donc classé les lauréats suivant que leur réponse se rapprochait le plus de la solution ; il ne suffisait pas, comme beaucoup de concurrents l'ont fait, de nous dire simplement que la silhouette à trouver était celle d'une autruche ; ces réponses, bien entendu, ont été éliminées du concours.

Le cercle noir qui devait être placé en dernier est indiqué ici par un cercle blanc.



LES LAURÉATS SE CLASSENT COMME SUIT :

1 ^{er} Prix	: Une montre Oméga	Valeur : 45 fr.
	M. VARIN, Bellevue (Seine).	
2 ^e	” Un dictionnaire de médecine	” 35 ”
	M. PIERRON, 14, rue Scheurer-Kestner, Belfort.	
3 ^e	” Une blouse lingerie	” 25 ”
	Mme Edith RODIER, à Bagnes.	
4 ^e	” Un volume « Pourquoi pas »	” 20 ”
	M. RAYNAL, Stella Maris, Saint-Paul-sur-Mer.	
5 ^e	” Une glace Louis XV	” 20 ”
	M. WIGNOLLE, 14, rue de la Sorbonne, Paris.	
6 ^e	” Un vol. « Maroc pittoresque »	” 15 ”
	M. H. BELLISSANT, 5, rue des Deux-Gares, Paris.	
7 ^e et 8 ^e	” Un arôme Fellah	” 10 ”
	M. A. JACOB, 13, rue Alsace-Lorraine, Eu. M. LAFON, La Seyne-sur-Mer (Var).	
9 ^e et 10 ^e	” Un rasoir mécanique	” 10 ”
	M. E. PETIT, 33, rue du Bac, Ablon. M. Roger DESSEAUX, 96, rue Nationale, Bar-sur-Aube.	

Découpez le bon de participation à ce concours, bon n° 14, et collez-le sur la feuille de réponse.

CONCOURS N° 14 (3^e série)**BON DE CONCOURS**

A découper et à coller sur la feuille de concours.

UN LIVRE DES PLUS CURIEUX !
UN GROS SUCCÈS DE LIBRAIRIE

Docteur LUCIEN-GRAUX

LES FAUSSES NOUVELLES DE LA GRANDE GUERRE

« ...Le docteur Lucien-Graux ne néglige point le côté pittoresque de son sujet ; et, comme étant Français, il a de l'esprit, il remarque assez plaisamment qu'il est le premier historien qui écrive une histoire fausse par principe... Son livre n'est pas faux à la lettre : il est imaginaire. Rien n'est faux. »

Abel HERMANT, *Le Figaro*.

« ...Ce n'est pas un mince éloge de dire qu'il y a ici une œuvre séduisante, car ce n'est que trop rarement que l'érudition quitte son visage morose, si rebutant pour le lecteur. »

Jacques NARGAUD, *Le Petit Bleu*.

« ...C'est une aubaine préparée aux historiens futurs. N'est-ce pas une étonnante idée de livre curieux, neuf, original ! »

Henri CLOUARD, *Oui*.

« ...Etonnant bouquet d'anecdotes, ce livre est amusant comme un roman. »

L'Œuvre.

« ...Des plus curieux et des plus attachants, ce livre sera une des contributions les plus intéressantes à l'histoire de la tourmente qui secoue le monde entier. »

Le Cri de Paris.

« ...C'est à coup sûr la plus séduisante chronique qui aura été brodée sur le canevas du drame gigantesque. »

L'Intransigeant.

« ...Cette lecture est attrayante comme un roman. »

L'Action Algérienne.

Deux volumes grand in-16, 400 et 500 pages

Prix net, chaque volume : 6 Fr.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, PARIS

Les Amateurs de Photo sont avisés d'une création sensationnelle :

LE PLATOSCOPE - 45- × 107

PETIT APPAREIL DE POCHE qui se charge en plein jour et permet de faire 24 vues simples ou 12 vues stéréos sans recharger l'appareil.

Prix : 75 fr.
En vente au "PHOTO-PLAIT", 37, rue Lafayette, Paris-opéra.

Vient de paraître le Catalogue d'Eté 1918 des appareils de toutes marques vendus par le Photo-Plait (West-Pocket Ansco, Platons 6X9, Monoblocs, etc.), qui est adressé gratis contre 6 fr. 25 pour frais d'envoi.

Nettoyez vos CHIENS et CHATS à Sec avec la Poudre "DRY CLEAN" Supplément DÉMANGEAISONS, PUDES, etc. La Boîte franco c'ret mandat : 2 fr. HARRYS, 19, rue d'Enghien, Paris et dans tous les grands magasins.

Achetez **L'ATLAS DE GUERRE**
56 Cartes en deux couleurs PRIX : 1 Fr.

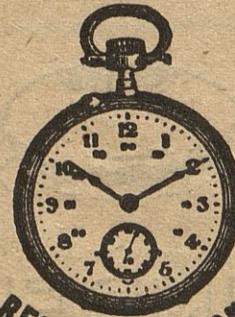
L'ART ET LA MANIÈRE DE FABRIQUER LA MARMITE NORVÉGIENNE

& DE FAIRE LA CUISINE { SANS FEU } { SANS FRAIS } OU PRESQUE
Par Louis FOREST

Commandez tout de suite chez votre marchand de journaux cette brochure illustrée où, sous une forme amusante et concrète à la fois, M. Louis FOREST donne toutes les indications nécessaires à la construction et à l'emploi de la Marmite norvégienne, à laquelle ses articles parus dans *le Matin* ont donné une notoriété soudaine et justifiée.

En vente au PAYS DE FRANCE, 2-4-6, boulevard Poissonnière
Prix : 0 fr. 30 ; envoi franco contre 0 fr. 35

CHEFS-D'ŒUVRE DE L'HORLOGERIE FRANÇAISE



Mouvement
Chronométrique
10 rubis

Garantie
15 ans
sur bulletin

LA REINE DES MONTRES

Métal inaltérable imitant l'OR à s'y méprendre

Pour HOMME ou DAME : 35 francs

CADRAN LUMINEUX : Augmentation de 6 francs

Attention aux imitateurs peu scrupuleux Les propriétaires actuels de la Manufacture d'Horlogerie Jean Benoît Fils & C° viennent de célébrer le 128^e anniversaire de l'entrée de leur famille dans l'industrie horlogère, où tous leurs membres se succèdent de père en fils. La Manufacture d'Horlogerie Jean Benoît s'est toujours éloignée de la pacotille et spécialisée dans la bonne fabrication. Son souci constant de la perfection, joint à l'habileté et au goût de ses collaborateurs techniques, lui a créé dans l'industrie franc-comtoise, dont elle est l'un des plus importants propagateurs, une situation prépondérante en se spécialisant dans la vente des meilleures productions de notre grande métropole horlogère.

MAISON DE CONFIANCE

Jean BENOIT Fils & C°

EXIGER
SUR CADRAN LE MOT
REINE DES MONTRES
et le Nom du Fabricant

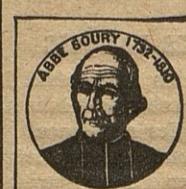
DEMANDEZ
notre
SUPERBE
ALBUM ILLUSTRÉ
envoyé
contre 8 fr. 25 en timbres
Vous
y trouverez
un grand choix
de
tous modèles
MAISON
FONDÉE EN 1791

J. BENOIT FILS & C°

Manufacture Principale d'Horlogerie
BESANÇON



MALADIES de la FEMME



Exiger ce portrait

La femme qui voudra éviter les Maux de tête, la Migraine, les Vertiges, les Maux de reins qui accompagnent les règles, s'assurer des époques régulières, sans avance ni retard, devra faire un usage constant et régulier de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

De par sa constitution, la femme est sujette à un grand nombre de maladies qui proviennent de la mauvaise circulation du sang. Malheur à celle qui ne se sera pas soignée en temps utile, car les pires maux l'attendent.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY est composée de plantes inoffensives sans aucun poison, et toute femme soucieuse de sa santé doit, au moindre malaise, en faire usage. Son rôle est de rétablir la parfaite circulation du sang et décongestionner les différents organes. Elle fait disparaître et empêche, du même coup, les Maladies intérieures, les Métrites, Fibromes, Tumeurs, Cancers, Mauvaises suites de Couches, Hémorragies, Pertes blanches, les Varices, Phlébites, Hémorroïdes, sans compter les Maladies de l'Estomac, de l'Intestin et des Nerfs, qui en sont toujours la conséquence. Au moment du Retour d'âge, la femme devra encore faire usage de la JOUVENCE de l'Abbé SOURY pour se débarrasser des Chaleurs, Vapeurs, Etouffements, et éviter les accidents et les infirmités qui sont la suite de la disparition d'une formation qui a duré si longtemps.

La JOUVENCE DE L'ABBÉ SOURY se trouve dans toutes les pharmacies, 4 fr. 25 le flacon ; 4 fr. 85 franco gare. Les 4 flacons franco, contre mandat-poste 17 fr. adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Notice contenant renseignements gratis)

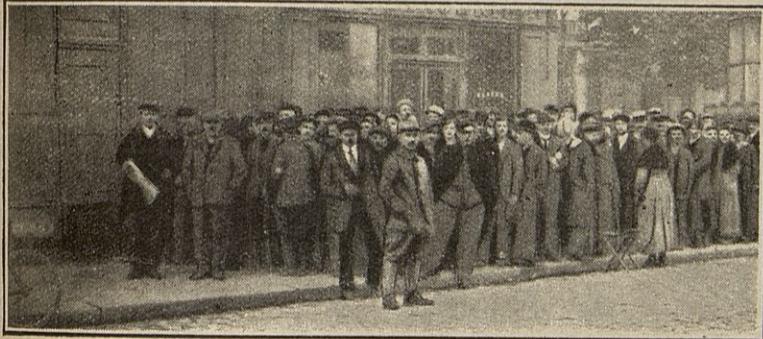
(Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.)



Le jeune Belge Jacques Gengo, qui a été torturé et a eu la langue coupée par les Boches, a été adopté par une unité américaine près du front.



Une fillette française que des « blue-jackets » ont adoptée, dans une des bases navales américaines en France et qui reste sous leur protection.



Dans plusieurs communes de la banlieue la carte de tabac a été instituée ; mais cette mesure n'a pas augmenté la quantité de tabac ; aussi, dès l'aurore, on voit ouvriers et employés faisant la queue pour avoir la précieuse denrée. Les poilus, qui se présentent à l'ouverture des portes à 6 heures, passent les premiers.



SUR LE FRONT ORIENTAL

RUSSIE ET PAYS VOISINS. — Il résulte d'une déclaration faite au Reichstag même, à l'occasion du récent discours de von Kühlmann, par le député socialiste Haase, que le sort de la Finlande sous le régime de l'amitié allemande est aussi malheureux que celui d'un pays conquis. « Le peuple finlandais n'oubliera jamais que des agents éoudoyés par l'Allemagne ont appelé les armées allemandes dans le pays et déchaîné la plus effroyable des guerres civiles. Soixante-treize mille ouvriers finlandais ont été emprisonnés, des milliers d'entre eux (11.000 ouvriers ou paysans) ont été fusillés en masse. Cinquante députés de la Diète finlandaise ont été arrêtés, beaucoup d'entre eux passés par les armes. Les Finlandais ont donné à la ville de Sveaborg, où ont eu lieu des massacres, le nom de Golgotha. L'homme qui gouverne avec l'aide des troupes allemandes, le dictateur Svinhufvoud, est responsable de ces crimes : il a reçu sa récompense, il est décoré de la Croix de fer. »

Le simple exposé de pareils faits — qui n'a trouvé au Reichstag aucun contradicteur — suffit pour donner la mesure de l'autorité que les Boches ont su prendre en Finlande. Ils en profitent pour obliger les Finlandais à les aider à s'emparer du chemin de fer mourman et du port auquel il aboutit, seul débouché que la Russie possède sur la mer libre, seule porte par où l'on y puisse accéder librement par mer. Les informations qui nous parviennent de cette contrée sont confuses, mais elles

n'en sont pas moins le reflet de l'activité germano-finlandaise visant la presqu'île de Kola ; une colonne de leurs troupes serait arrivée à Petschanga, à 100 kilomètres à l'ouest du terminus du chemin de fer ; une autre aurait poussé une voie de campagne jusqu'à Kem, station située au fond de la mer Blanche, à égale distance de Petrograd et d'Alexandrovsk ; une troisième expédition, qui ne comprend pas moins de trente mille hommes, serait prête à partir de Viborg. Les Allemands, qui envisagent en premier lieu dans l'occupation du chemin de fer, l'impossibilité où ils mettraient les alliés d'intervenir contre eux en Russie, laissent croire à la Finlande qu'elle hériterait de la presqu'île de Kola. Aussi le président Svinhufvoud se croit-il d'ores et déjà autorisé à dévoiler les vastes espoirs qu'il compte réaliser avec l'appui des Boches : « La Finlande deviendra un royaume (qui gravitera dans l'orbite de l'Allemagne). La nouvelle frontière ira du lac Ladoga à l'embouchure de l'Onéga, dans le golfe de ce nom sur la mer Blanche, englobant par conséquent la presqu'île de Kola ; le territoire finlandais se trouvera ainsi accru de moitié et la population de 3.500.000 âmes. » Tout cela pourrait arriver si les alliés avaient dit leur dernier mot dans les affaires de la Russie, mais ils ne l'ont pas dit. Le péril tchéco-slovaque contre les Allemands et les bolcheviks est de plus en plus menaçant en Sibérie, où continue à s'établir la force réelle autour de laquelle finira par se rallier toute la Russie antibolcheviste et antiallemande, et il est de plus en plus vraisemblable que le concours du Japon ne fera pas défaut à l'œuvre de la régénération de la Russie.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 194 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 9 et intitulé : « Le gros canon et ses jeunes admirateurs. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

La Guerre en Caricatures



— Tiens-toi, vieux ! on arrive en ville !



— T'as vu dans le journal ? Un nouveau facteur vient d'entrer en jeu sur le théâtre des opérations...



R. de Valerio

— Pouvez-vous me dire pourquoi dans cette popote les dîners sont si peu animés ?

— C'est que notre président, n'étant encore que colonel, n'admet pas que l'entretien puisse devenir général.